

B. 1663



GUSTAVE V A 85 ANS

Les Suédois ont fêté avec ferveur l'anniversaire de leur souverain, le roi Gustave V, qui naquit le 16 juin 1858 au château de Drottningholm. Monté sur le trône en 1907, il a trois frères, deux fils, six petits-enfants et plusieurs arrière-petits-enfants. La dynastie n'est donc pas près de s'éteindre. Mais se souvenant sans doute que leur ancêtre, Bernadotte, maréchal de France, fut un « self-made man », quelques-uns des petits-fils du vieux roi ont renoncé à leurs titres et droits pour redevenir de simples citoyens et se marier selon leur cœur.

No 25 XXXIII^e année — Parait le jeudi
Lausanne et Zofingue
17 juin 1943
Prix: 40 cts

LE CAIRE

**RENDEZ-VOUS
DE SOLDATS
DE DIPLOMATES
ET DE ROIS**



La jeune reine Farida et l'un de ses enfants.

La première chose frappante, lorsqu'on prend un taxi à la sortie de la gare du Caire, est la circulation qui rappelle celle des grands boulevards de Paris avant la guerre. Les luxueuses Packards des pachas, les Fords des gens moins fortunés et les taxis modèle 1920, continuent à s'embouteiller le long des grandes avenues sur plusieurs rangs de front en rivalisant de klaxons. L'Égypte est peut-être le seul pays au monde où l'essence ne soit pas rationnée et où aucune restriction n'ait encore été apportée à la circulation civile. Toutes les voitures d'avant-guerre continuent à circuler et le nombre des nouvelles automobiles n'est limité que par les difficultés croissantes d'importation et le manque de pneus (un pneu coûte 40 livres sterling).

La vieille Ansaldo, qui m'a pris en charge, se fraye péniblement un chemin jusqu'au Sheperd's à travers trois embouteillages. Après les habitudes austères prises en Suisse et en Moyen-Orient, je n'en crois pas mes yeux.

On trouve au Sheperd's, le plus célèbre des quatre grands hôtels suisses du Caire, une



Les rues du Caire grouillent de représentants des peuples les plus divers. Les soldats alliés donnent aussi une note spéciale à la foule cairote.

atmosphère typique de l'Égypte de 1943. Sur la fameuse terrasse, les tables sont serrées l'une à côté de l'autre, de chaque côté de l'escalier qui mène au hall. C'est là qu'il faut s'installer si l'on veut voir des spécimens de tous les groupements humains représentés au Caire. Des officiers américains, dans leur curieux uniforme des tropiques, ébauchent un flirt avec de charmantes nurses sud-africaines à la cocarde orange. Des membres de la mission militaire iranienne, tirés à quatre épingles dans leur tunique à col montant, se préparent à prendre l'avion pour Téhéran, après une visite du champ de bataille d'El-Alamein. Des officiers de la mission militaire turque, le visage impénétrable, observent en sirotant leur café. De ravissantes femmes jettent des coups d'œil appréciatifs aux jeunes officiers de la R.A.F., le visage bronzé, qui grimpent l'escalier quatre à quatre à la recherche d'un bain, pour commencer leur permission. A d'autres tables, des groupes de personnages en fez sont enfoncés dans des conversations où reviennent des chiffres considérables de livres sterling.

Le chef de réception, un compatriote, est débordé par une foule de militaires et de civils réclamant une chambre... Mais le seul mot de *Schwytzerdütsch* que j'ai été capable de retenir, va faire miracle : « Grüetzi ! ». Le visage tiré se transfigure dans un sourire épanoui et je suis confié aussitôt à un « Barbarin » qui me conduit à un magnifique appartement.

La vie au bord du Nil, en ce printemps 1943, est d'une animation extraordinaire. L'atmosphère est à l'optimisme et la venue d'une foule d'étrangers, militaires et civils, a provoqué un boom commercial : les magasins, les restaurants, les cinémas sont bondés. L'Égypte est aujourd'hui le pays le meilleur marché d'Orient. De tous les pays voisins, Libanais, Irakiens, Iraniens viennent faire leurs achats et se procurer quantité d'articles introuvables ailleurs : étoffes, chaussures, cigarettes et produits de beauté américains.

Le rendez-vous chic reste comme autrefois le Sporting-Club de Gezireh, où se rencontrent les uniformes de toutes les nations. Le fameux film militaire anglais *Desert Victory* fait salle comble et la première représentation a rapporté une très grosse somme. Les établissements de nuit sont naturellement bondés, mais pour éviter les fins de soirée trop bruyantes, on ne sert plus de boissons alcooliques après dix heures. Bien que l'importance de l'Égypte comme base de guerre ait diminué du fait des récents événements, le Caire reste un des grands centres politiques, militaires et économiques du monde, non seulement le poste de commande du Moyen-Orient et d'une partie de l'Afrique, mais aussi un carrefour où se rencontrent des personnalités et des missions venues de partout. C'est ici que se prennent toutes les décisions importantes tant au point

**L'homme qui défend
la non-belligérance
de l'Égypte**

Nahas Pacha, premier ministre du roi Farouk.



M. et Mme Casey. Membre du cabinet britannique tout en résidant au Caire, M. Casey prend l'avion lorsqu'il va conférer avec ses collègues de Londres.



Le maréchal Wavell et un officier supérieur hindou de passage au Caire. Churchill, Smuts, Sikorski, Georges II de Grèce, combien d'autres encore font fréquemment leur apparition au Caire, carrefour du Proche et du Moyen-Orient.

de vue de la stratégie de guerre dans le Proche et le Moyen-Orient qu'en ce qui concerne les problèmes particuliers des pays situés entre la Méditerranée et le golfe Persique.

Dans le quartier résidentiel de Garden City, au bord du Nil, se trouvent les bureaux de Mr. Casey, le ministre d'Etat, membre du cabinet britannique, résident au Moyen-Orient. Le Ministère d'Etat élargit toujours plus de champ de ses activités et supervise en quelque sorte le travail de tous les représentants anglais au Moyen-Orient. Une de ses principales dépendances est le Middle East Supply Center, appelé familièrement le « MESC » qui a pour tâche de coordonner et de régler le ravitaillement du Moyen-Orient en produits importés de tous genres, depuis les machines agricoles et les pneus jusqu'aux lames de rasoir.

D'autres grandes administrations alliées s'occupant du Moyen-Orient ont leur siège principal au Caire. L'aide s'y organise pour les réfugiés de tous pays qui transitent par le Moyen-Orient ou s'y fixent pour la durée de la guerre. C'est au Caire aussi qu'est centralisée l'administration des territoires ennemis occupés par les forces britanniques, qui étend sa juridiction sur de vastes colonies africaines. Sa situation géographique fait du territoire égyptien un des bastions avancés des Alliés en direction des Balkans, maintenant qu'on parle ouvertement d'une invasion prochaine, voire même imminente, de ce continent que les Allemands ont baptisé la « Forteresse Europe ».

En ce qui concerne la politique arabe, l'Égypte semble prendre une part prépondérante dans les délibérations de l'Union arabe qui siège au Caire sous la présidence de Fouad Abaza Pacha. Elle accueille d'autre part depuis quelques semaines le gouvernement grec qui s'est installé in-extenso, se rapprochant ainsi des troupes grecques qui ont pris part à l'offensive d'Afrique ou subissent un entraînement intensif dans ses camps du Proche-Orient, échelonnés d'Égypte jusqu'en Syrie. Le gouvernement yougoslave, resté jusqu'à présent à Londres, a aussi de nombreux services en Moyen-Orient, plus spécialement au Caire, de même que les Polonais, les Tchèques, les Français combattants et la plupart des autres nations européennes du bloc allié.

En dehors de tous ces organismes, le Caire reçoit chaque jour des hôtes de marque, en visite ou de passage, qu'il s'agisse de Sa Majesté le roi Feysal II d'Irak, de Monseigneur Spellman allant tâter le pouls des capitales du monde, ou des missions militaires turque ou chinoise venues étudier la campagne africaine. Les bords du Nil sont devenus un rendez-vous de soldats, de politiciens et de diplomates qui réunit l'Orient et l'Occident dans un mélange unique au monde.

Charles CALANDRE.

Une rue du centre. Ville de plus d'un million d'habitants, le Caire présente une animation extraordinaire. Les autos d'avant-guerre continuent à y circuler en quantité, car l'essence n'est pas rationnée au pays des pharaons. Il est difficile par contre de se procurer des



Le lancinant appel de la sirène, quoi de plus propre à mettre les nerfs à vif ? (Photo F. Bertrand, Genève. No 6022. ACF. 3. X. 39.)

LA GUERRE DES NERFS

Il faut tenir moralement, c'est-à-dire spirituellement. Non pas parce que cela ne va pas trop mal, mais au contraire parce que cela devient pire. Il faut garder le sourire, conserver ses nerfs et aider les autres par son attitude.

Albert Picot

Plus la guerre se prolonge et plus nos nerfs sont mis à l'épreuve. Il faudrait, pour échapper à cette hantise, posséder cette maîtrise de soi qui est l'apanage des grands savants comme des grands capitaines. On raconte souvent que pendant toute l'époque où il fut généralissime des armées françaises, le maréchal Joffre ne perdit pas une heure de sommeil. Oui, mais cette égalité de caractère, les « gens de la rue » peuvent-ils, s'ils ne la possèdent déjà, l'acquérir ? C'est ce que nous avons demandé à diverses personnalités. Et voici leurs réponses.



C'est sur les gens doués de trop d'imagination que la guerre des nerfs agit le plus profondément.

LE DOCTEUR MAURICE ROCH

professeur de clinique médicale à l'Université de Genève, divise les hommes en deux groupes : ceux qui ont trop d'imagination et... ceux qui n'en ont pas assez. C'est, évidemment, dans le premier que se recrutent les nerfs sur lesquels la guerre des nerfs (dirigée

ou non) agit avec le plus d'efficacité. Je demande d'abord au professeur si elle a plus d'effet sur les jeunes que sur les vieilles gens.

— J'appartiens, me répond-il, à la génération d'avant 1914. Je puis donc vous répondre par expérience que les vieilles gens souffrent plus du malheur des temps que les jeunes pour cette raison bien simple qu'ils ont connu le temps de la « douceur de vivre ».

— Peut-on imputer au moins une partie de cet état de nervosité aux effets du rationnement alimentaire ?

— Je ne crois pas. Il est évident que le déficit alimentaire peut augmenter le déséquilibre mental. Mais ce n'est pas le cas chez nous. Nous n'avons, grâce au Ciel, pas encore souffert de ce côté au point de pouvoir parler de carence...

— Et les calmants ?

— Ils sont mauvais. Quand on a recours, d'une façon trop habituelle, aux calmants et aux somnifères, on s'accoutume et la dépression suit...

— ...Résultat : on perd sur les deux tableaux. Mais l'effet de cette nervosité est-il différent selon les sexes ?

— D'une manière générale, les femmes sont moins sujettes que nous à la hantise des malheurs chimériques. Elles voient moins loin, leurs soucis sont plus limités.

— Et maintenant, monsieur le professeur, les remèdes ?

— Ils sont divers. Il y a la religion. Ceux qui croient y trouvent un secours à nul autre pareil. A ceux qui ne croient pas, il reste la philosophie. Ils peuvent, par exemple, se placer devant un miroir, se regarder, et se demander froidement : « Si je disparaissais, serait-ce un grand malheur pour le monde ? » S'ils sont conséquents avec eux-mêmes, la réponse ne fait aucun doute. Enfin, il y a le travail. Et puis, il y a l'exemple du service militaire. Nombreux sont ceux qui ont pu constater combien était reposante pour l'esprit la situation du soldat qui peut se borner à obéir. Et vous savez que bien des désespérés ne sont pas allés chercher autre chose à la Légion que cette paix : « Ne plus penser. » Eh bien, pensons un peu, nous, à ceux qui ne peuvent bénéficier de cette paix : nos autorités civiles et militaires qui doivent prendre, ou s'approprier à prendre, des décisions que personne

ne leur dictera. Il y a là une petite examen de conscience très salutaire.

Puis la voix du professeur se fait grave :

— Un exemple personnel pour finir. Deux de mes fils étaient aussi dissemblables qu'il est possible au point de vue de la force physique. L'un était presque malingre et m'a donné, dans sa jeunesse, beaucoup de souci. L'autre était solide et je n'ai jamais éprouvé, à son sujet, la moindre inquiétude. Le premier a fait l'ascension de l'Himalaya comme chef d'expédition et il est actuellement instructeur de ski dans l'armée. Une maladie a emporté le second en cinq jours... Vous voyez bien que ce ne sont pas toujours les malheurs qu'on imagine qui nous fondent dessus...

J'ai pris congé du professeur Roch qui venait de poser le problème sur un plan à la fois médical et philosophique et pour faire opposition à ces graves dissertations, j'ai pensé bien faire en allant interroger un humoriste. Mais où je pensais trouver Ruy-Blag, j'ai rencontré Marius Berthet, chef des émissions parlées à Radio-Genève. Sans pour cela, comme on va le voir, que son interview manque d'imprévu.



Quart d'heure après quart d'heure, le nouveau programme fut conçu, écrit, transmis, exécuté.

— La guerre des nerfs ? me dit-il, j'en ai été guéri une fois pour toutes. Cela s'est passé le 1er septembre 1939, le jour de la mobilisation générale. Nos programmes de Radio-Genève étaient établis, comme d'habitude, les textes prêts, les diseurs convoqués. Il fallut tout changer. Ceux qui ne parlaient pas sont restés en permanence au studio. Auteurs, diseurs, dactylos, secrétaires. Et quart d'heure après quart d'heure, le programme nouveau fut, à l'improvvisation, conçu, écrit, transmis, exécuté. Les diseurs commençaient à parler avant d'avoir la fin de leur texte. Cela donna « La Suisse debout », une évocation de la « mob » dans les villages de notre pays...

— C'était, évidemment, du beau travail

d'improvisation. Mais comment avez-vous fait pour vaincre ce premier assaut de la guerre des nerfs ?

M. Berthet — redevenu Ruy-Blag — me regarde de coin :

— C'est une recette que vous voulez ? Eh bien, je regrette, mais je n'en ai pas la moindre souvenance !

Est-ce une réponse d'humoriste ou d'homme discret ? Je reviens à la charge :

— Il y a cependant bien des remèdes contre cette satanée guerre des nerfs ?

— Pour ma part, je n'en connais qu'un : le sourire. Un sourire un peu différent, sans doute, de celui d'avant-guerre. Je le sais moi-même puisque mes « Sourires » de *La Suisse*

sont devenus des « Rimes dominicales », et qu'au lieu de blaguer les gens en place, j'ai choisi de railler les « mauvais coucheurs ». Mais il faut lutter, chacun selon ses moyens, contre la hantise de la guerre. Les gens sentent confusément qu'ils ont besoin d'un peu de gaieté, d'une gaieté de bon aloi, à base de logique et de bienveillance. Les gens méchants, allez, ne sont pas gais. Et l'on peut retourner la proposition : les gens gais ne sont pas méchants...

Je le sais. Si tous ceux que ce revuiste a fait rire lui en avaient de la reconnaissance, Ruy-Blag — car c'est décidément lui que j'ai vu — Ruy-Blag serait le plus heureux des Genevois...

MAURICE BARRAUD

Le peintre Barraud me reçoit dans son atelier coupé en deux par une grande toile représentant la tête, trois fois grandeur nature, de Nicolas de Flue destinée au Musée des archives de Schwytz.

— L'effet de la guerre des nerfs sur les artistes n'est pas différent de celui qu'il exerce sur le commun des mortels, me dit-il. Certains de mes amis en sont influencés jusqu'à en être « démolis ». Pour moi, je n'ai jamais autant travaillé.

— Refuge, remède ou... opium ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. La guerre a produit sur moi un curieux sentiment : celui de la honte d'être un homme. Alors, pour remonter de ce « trou », je travaille d'arrachepied. Et je me suis aperçu peu à peu de deux choses : la première, c'est que cette obligation

où nous sommes, en Suisse, de nous confiner dans un territoire étroit — et pour des artistes, c'est parfois douloureux — cette obligation peut être aussi favorable à une élévation spirituelle. Nous pourrions nous comparer à ces forêts trop petites, encaissées dans une vallée étroite, et dont les arbres montent, montent vers la lumière et l'espace au lieu de s'étendre...

Il me montre la tête de l'ermite, illuminée de candeur et de foi :

— ...pour moi, je n'aurais peut-être pas conçu mon Nicolas de Flue de cette manière si je n'avais bénéficié de ce repliement sur moi-même...

— Oui, mais... les autres, les gens de la rue, les « Suisses moyens » que peuvent-ils faire, eux ?

Le visage énergique de Maurice Barraud s'adoucit :

— Il y a des gens qui savent très bien, me répond-il, aller chercher ailleurs que dans les horreurs de la guerre des motifs de s'élever l'esprit. Et ce ne sont pas toujours des artistes ou des gens de lettres. J'en ai rencontré un, d'homme de la rue, comme vous dites, un jour, devant chez moi. Un brave homme qui devait être commis, ou comptable, je ne sais pas. Il m'a dit : « Vous êtes bien le peintre Maurice Barraud ? » et sur ma réponse affirmative : « Ma plus grande joie serait de voir votre atelier, monsieur. » Je l'ai fait monter ici. Il a regardé ces murs, ces toiles, les chevalets, les couleurs... Il avait les larmes aux yeux. « Je suis heureux, m'a-t-il dit. J'en ai pour un moment, maintenant, à penser à ce que j'ai vu... »

Il est presque inutile, je pense, de tirer la morale de cette anecdote... Il n'y a pas loin



L'inconnu déclara : « Je suis heureux, j'en ai pour un moment maintenant à penser à ce que j'ai vu ! »

de l'atelier de Maurice Barraud à la petite rue calme où habite Robert de Traz...

ROBERT DE TRAZ



Elles se faisaient même des politesses pour entrer à la cave !

— Maurice Barraud, en se plaçant sur un tout autre plan, me l'a déjà dit. Seulement, il est artiste et vous homme de lettres...

— Mais je ne fais aucune différence entre un travailleur manuel, un employé ou en écrivain ! Certes, certaines œuvres d'art transposent l'âme humaine sur un plan supérieur. C'est le cas notamment pour la musique qui est en ce moment un élément de réconfort précieux. Mais il n'en reste pas moins que la tâche de l'intellectuel est une tâche, au même titre, vue sous un certain angle, que celle du maçon ou du charpentier. Et l'on trouve, dans l'accomplissement quotidien de cette tâche, à la fois un moyen et la raison de garder son sang-froid. De plus, le travail exige une discipline qui nous procure une paix intérieure.

— Voyez-vous d'autres remèdes ?

— Nous ne sommes plus aux temps calmes. Les événements nous donnent l'occasion d'essayer d'approfondir certains problèmes. La guerre nous oblige à vérifier nos raisons de vivre ; il nous arrive alors d'en découvrir de nouvelles. Elle nous impose, de plus, la pratique et l'exercice de l'espérance.

— Vous êtes homme de lettres ; vous aurez bien une anecdote pour finir ?

— Volontiers. Lors du bombardement de Champel, près Genève, je logeais dans une pension qu'habitaient plusieurs vieilles dames. Les bombes tombèrent à une cinquantaine de mètres de nous, brisant nos fenêtres et arrachant nos portes. Ce premier contact brutal avec la réalité de la guerre aurait pu susciter chez ces personnes âgées un affolement bien excusable. Or, c'est tout le contraire qui se produisit ! Je fus frappé et touché des traits de gentillesse, des preuves d'entraide dont ces personnes furent prodigues pendant ces heures dramatiques. Elles se faisaient même des politesses pour descendre à la cave ! C'est plus tard que j'ai compris que cette bienveillance, ce devoir qu'elles s'étaient imposé de s'aider, de se soutenir... les avaient préservées de la peur !



Comme on la sent, la tension des nerfs, chez ces Finlandaises réfugiées dans une forêt pendant que passaient en rafales les bombardiers russes ! Et pourtant, quel calme, quel amour en ces mères... (Document de la guerre finno-russe de 1939.)

LA CROATIE

BENJAMIN DES ÉTATS EUROPÉENS

La Croatie, benjamin des Etats européens, est née le 10 avril 1941, lorsque M. Pavelitch, son *Poglavnik* ou chef, proclama son indépendance. Le 19 mai de la même année, il obtint que le duc de Spolète, neveu du roi-empereur Victor-Emmanuel et frère cadet de feu le duc d'Aoste, acceptât la couronne royale. Le nouveau roi, on le sait, n'a point encore été prendre possession de son trône. Il n'est même jamais allé dans sa capitale, Banjaluka, et attend à Rome qu'un peu de calme soit revenu en Europe centrale.

La création du nouvel Etat n'a pas été chose difficile. Car les cadres en étaient déjà formés par l'organisation révolutionnaire des Oustachis, dont les chefs étaient depuis de longues années réfugiés à l'étranger. Kwaternik, ancien colonel de l'armée austro-hongroise, fut promu maréchal peu après son arrivée à Zagreb, au moment de l'effondrement yougoslave. Il venait de Vienne. Pavelitch, chef du mouvement, n'arriva que quelques jours plus tard d'Italie. Le titre qu'il a pris le range parmi les dictateurs totalitaires, que la presse italienne se plaît à dénommer des *condottieri*. Actif, ambitieux, décidé, il travailla des années dans l'ombre avant de parvenir à ses fins.

Son organisation, l'Oustacha, est issue du parti frankiste, fondé sous la monarchie austro-hongroise par le député Frank. La formule adoptée par ce patriote était celle d'un Etat croate dans le cadre de l'ancien empire des Habsbourg, qui serait à cette occasion devenue tricéphale. Le nationalisme frankiste aurait même voulu alors absorber la Serbie dans un Etat croate dont le centre eût été à Zagreb. C'est le contraire qui se produisit en 1918. Aussi les Frankistes furent-ils amèrement déçus. Leurs députés au Parlement yougoslave furent constamment dans l'opposition. Pavelitch était l'un d'eux. Après l'assassinat



de Stephan Raditch, il s'exila en 1929 en Italie. Ses partisans prirent alors le nom d'Oustachis, c'est-à-dire « ceux qui se soulèvent ».

Les Oustachis ont abandonné de nombreux points du programme frankiste. Ils rejettent en particulier toute communauté avec les Serbes, dont ils entendent rester séparés. Les Serbes établis en Croatie ont été rapatriés en masse dès la constitution du nouvel Etat. Celui-ci dut tout d'abord résoudre le problème de ses frontières. Refusant toute union avec les Slovènes, il renonça également à la Baranya, au Muraköz et à la Batchka, cédés à la Hongrie, et aussi, en faveur de l'Italie, à d'importants districts en Dalmatie, particulièrement aux régions de Suchak, de Sebenico, de Spalato, et aux bouches de Cattaro. La Croatie conserve deux « fenêtres » sur l'Adriatique: les petits ports de Cirkvenica et de Senj, ainsi que l'illustre ville de Raguse, qui fut jadis une grande république maritime et rivale de Venise.

La Croatie de 1941 est cependant beaucoup plus grande que l'ancien royaume rattaché avant 1918 à la couronne de Saint-Etienne. Car elle ne comprend pas seulement les



Le Dr Ante Pavelitch, « poglavnik » (chef) de l'Etat croate, à la tribune de la Chambre.

deux provinces sises au sud de la Drave et du Danube; elle inclut aussi l'ancienne Bosnie-Herzégovine, avec les villes de Serajevo et de Mostar. Du point de vue territorial, la nouvelle Croatie forme donc un tout relativement homogène. Du point de vue linguistique, le croate étant à peu près la seule langue en usage dans le pays, l'unité n'est pas moindre. Du point de vue religieux, la situation est tout autre. La grande majorité est catholique-romaine, et la Croatie entretient avec le Vatican des relations assez étroites, bien qu'officiellement le Saint-Siège n'ait pas cessé de reconnaître le royaume yougoslave, dont le représentant s'est joint, dans la Cité vaticane, aux diplomates des puissances en guerre avec l'Axe. Mais il existe, particulièrement en Bosnie et en Herzégovine de nombreux musulmans (700.000), que le *Poglavnik* s'efforce de rallier. Après quelque hésitation, il a fait de même avec les Orthodoxes, dont le statut religieux est officiellement reconnu. L'Etat croate est totalitaire. La formule est à peu près celle en usage en Italie. Il y a une Chambre corporative, dont les membres sont désignés avec l'approbation du parti unique, qui a pour chef Pavelitch. La nouvelle Croatie compte à peu près 6.675.000 habitants. Cela fait 65 habitants par km², plus que la moyenne de l'ancienne Yougoslavie.

La nouvelle Croatie est un pays essentiellement agricole: céréales des plaines danubiennes au nord; vignes, oliviers, tabac au sud. Forêts considérables en Bosnie et au nord de Fiume. Quelques richesses industrielles. Les Alpes dinariques, généralement dénudées, ou couvertes de pins, ont une réserve de 100 millions de tonnes de bauxite à 50% d'aluminium. On trouve, en Bosnie surtout, d'importants gisements de fer, de manganèse, de plomb et de cuivre. L'industrie locale n'en est qu'à ses débuts, qui ont été rapides.

La Croatie est, on le voit, un Etat important, aux richesses encore partiellement en friche, économiquement viable. Mais elle est aujourd'hui ravagée par la guérilla, et le régime actuel n'a pas rallié toute la population. M. Matchek, chef du parti paysan croate et successeur de Raditch, l'homme politique le plus marquant des années d'avant-guerre, est consigné dans sa propriété de Kupinetz, près de Zagreb. L'avenir de la Croatie, encore incertain, est lié au succès des armes de l'Axe. Au cas où la coalition adverse l'emporterait, la Croatie serait entièrement incorporée dans la Yougoslavie renaissante. Jean-Pierre BORLOZ.



Le tribun croate Stephan Raditch qui fut assassiné en plein Parlement, à Belgrade.



Sarajevo est restée très musulmane. C'est dans cette ville que fut assassiné, en juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, meurtre qui déclencha la première guerre mondiale.



Le marché de Zagreb, ancienne capitale de la Croatie (l'actuelle est Banjaluka). Sise sur la Save, affluent du Danube, Agram a une population de 110.000 habitants et une université.



Une partie de la Dalmatie, notamment Raguse (ou Dubrovnik), est rattachée à la Croatie. Que de touristes suisses visiteront ces lieux enchanteurs durant l'entre-deux-guerres!



La Croatie est un pays de contrastes: minarets et clochers, slavisme et islam, montagnes et mer. Et contrairement aux autres Slaves, les Croates sont catholiques ou musulmans.

S'ASSEOIR A LA MÊME TABLE

La guerre, lors même qu'elle ne nous frappe pas effectivement, entraîne une foule de conséquences économiques et morales que chacun de nous constate journellement. L'après-guerre nous réserve d'autres difficultés encore. Il est donc plus nécessaire que jamais de rester unis pour être forts. Pour cela, sachons nous comprendre les uns les autres. Une voix autorisée nous le dit ici avec toute la clarté désirable.

La Rédaction.



S'asseoir à la même table, discuter tranquillement dans un esprit de bonne volonté, comme ces conseillers municipaux d'un village de chez nous, voilà le premier pas vers la compréhension réciproque.

(Photo Paul Senn, Berne)

La situation de la Suisse isolée au milieu d'un monde déchiré par la guerre ressemble à celle d'une forteresse assiégée. On pourrait, avec autant de raison, comparer la Suisse à un navire qui est en plein océan. Nous sommes tous rassemblés dans la même place assiégée, ou dans un même grand bateau qui s'appelle la Suisse. que le bateau coule, que la forteresse soit prise d'assaut, le sort de tous les Suisses sera le même.

Quand des hommes sont ainsi contraints à subir le même sort, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils devraient n'avoir besoin d'aucun effort pour être unis et solidaires; en réalité ils le sont de par la nature même des choses.

Cette nécessité d'union et d'entraide mutuelle, nous paraissions l'avoir comprise il y a deux ans, sous l'impression des malheurs effroyables qui avaient fondu sur d'autres peuples, petits et grands; il y a eu alors chez nous un grand besoin de se comprendre mieux, de briser les barrières qui séparent les citoyens. Malheureusement, depuis quelques mois, on perçoit dans notre peuple des symptômes de relâchement qui, sans être encore graves, méritent qu'on les prenne au sérieux. Car cette solidarité de tous les Suisses s'impose avec une évidence toujours plus aveuglante à mesure que la guerre se prolonge et qu'elle prend un caractère plus implacable.

Nous ne savons ce que l'avenir nous réserve; mais il est une hypothèse que nous avons le devoir d'envisager; c'est que, plus la guerre tirera à sa fin, plus aussi le danger militaire se rapprochera de notre pays. Il est possible, — il est même assez probable — que les grandes batailles qui mettront un terme à la guerre aient lieu dans une partie de l'Europe qui ne serait pas éloignée de la Suisse. Qui sait les remous de la terrible mêlée qui pourraient alors nous atteindre? Et, à supposer même que nous soyons épargnés, c'est peut-être bien à la fin de la guerre que la Suisse traversera la phase la plus critique. — Qui peut prévoir les difficultés nouvelles que nous aurons à affronter quand, la guerre s'achevant enfin, les petits Etats devront justifier leur droit à l'existence en face des nations qui auront connu les pires souffrances? Quelle que soit l'issue du conflit, nous devons nous dire que la Suisse ne pourra compter que sur elle-même et qu'elle ne pourra pas se reposer sur autrui pour se faire une place en Europe; personne ne lui viendra en aide.

Nous ne sommes pas maîtres des événements extérieurs, mais notre sort intérieur ne dépend que de nous. Si donc nous voulons avoir des chances de faire durer le pays pendant la grande tourmente et nous préparer pour l'après-guerre, nous avons l'impérieux devoir d'éliminer ce qui nous divise, de chercher avec passion ce qui nous unit. Sous peine de mort, nous devons tendre tous nos efforts vers l'union et la solidarité. — *Nous unir dans l'essentiel*, est-ce vraiment si difficile? j'ose affirmer que non.

Si l'on s'efforce de voir clair par-dessus les querelles de mots et de partis, on constate qu'en somme l'accord serait aisé à réaliser sur la base de quelques grands principes auxquels tous les Suisses, sans distinction de régions et de classes, donnent leur adhésion. Ces principes, ce sont la fidélité à la patrie, la protection de la famille,

la collaboration des classes fondée sur la communauté professionnelle, enfin l'idée que tout doit être tenté pour assurer à tous un travail justement rémunéré et pour permettre aux vieillards d'achever leur vie à l'abri du besoin.

Protéger la famille, le travail, les vieillards: c'est ainsi que, pour simplifier, on peut résumer la volonté à peu près unanime du peuple suisse en face des grands problèmes de l'heure.

Or que voyons-nous? Nous voyons que quatre partis ont lancé quatre initiatives différentes en faveur de la famille, en faveur de l'assurance-vieillesse, et deux initiatives, concurrentes, pour le « droit au travail ».

Dans chacune de ces initiatives, il y a un principe juste ou une part de vérité — alors même qu'il y aurait de sérieuses réserves sur les modalités de telle ou telle d'entre elles. Et le Conseil fédéral, de son côté, a élaboré un vaste programme solidement conçu et pratiquement réalisable (le plan Zipfel¹) pour assurer la continuité du travail.

Pourquoi, dès lors, tous ces efforts dispersés, qui ne peuvent que se nuire mutuellement? Car il est clair qu'on n'aboutira à rien d'utile si chacun des quatre partis persiste à mener campagne séparément pour son initiative tout en ignorant ou en combattant les autres.

N'y aurait-il pas mieux à faire? Allons-nous gaspiller nos forces dans des luttes stériles alors que nous sommes tous d'accord sur l'essentiel? Pourquoi ne pas chercher plutôt à nous mettre d'accord pour travailler en commun?

On a émis à ce sujet une idée qui ne manque pas d'audace; mais nous vivons en un temps où nous avons besoin d'idées hardies et généreuses. Puisque tous les partis entendent, a-t-on dit, protéger la famille, le travail et la vieillesse, ne pourraient-ils pas engager des pourparlers, rechercher un terrain d'entente, pour élaborer un projet commun qui tiendrait compte, à la fois, des intérêts de la famille, de la vieillesse et du travail?

Je suis convaincu, pour ma part, qu'une telle conciliation serait possible, si tous y mettent la même bonne volonté.

Oui, il faut prendre contact, il faut causer. Il faut que les représentants des différents partis s'assoient à la même table et que, dans un large débat, ils voient s'ils ne peuvent conjuguer leurs efforts, dans un esprit de véritable communauté nationale, pour établir un projet commun et pratiquement réalisable.

Nous ne pouvons plus nous offrir le luxe de ces querelles byzantines entre partis, dont notre peuple est profondément las. Qui prendra l'initiative d'opérer cette œuvre de conciliation? En le faisant, le Conseil fédéral serait certain de répondre au vœu de tous les bons Suisses. — Plus que jamais, il importe de s'entendre et de s'unir entre Suisses de bonne foi et de bonne volonté, d'où qu'ils viennent. C'est pour nous, très exactement, une question de vie ou de mort, car notre sécurité nationale est en danger chaque fois que nous sommes divisés, elle s'accroît dans la mesure où nos actes sont animés d'un esprit de compréhension et d'union. Ainsi que le disait dernièrement un de nos premiers magistrats, « c'est notre cohésion intérieure qui est notre véritable défense nationale ». Il est temps de le comprendre. Il y a encore trop de cloisons et de barrières dans notre vie publique. Il faut travailler à les abattre. Il faut se rencontrer entre Suisses résolus à servir l'intérêt général; il faut non pas se battre, mais collaborer, et, pour commencer, il faut s'asseoir à la même table.

Georges RIGASSI.

¹ Voir « L'Illustré » du 29 avril 1943.

LE PLUS PETIT STUDIO DU MONDE

Lausanne peut s'enorgueillir de posséder le plus petit studio du monde. C'est en effet dans un local guère plus grand qu'un mouchoir de poche qu'ont été tournés, ces jours derniers, sous la direction de M. André Béart, les intérieurs d'un film tiré des émissions les plus populaires de Radio-Lausanne: *La famille Durambois*.

Et le film, bien sûr, sera à la mesure de ce studio en miniature: long de 5 à 600 mètres, il ne mettra en scène que quatre personnages: M. et Mme Durambois et leurs deux enfants. Les acteurs, chacun les connaît déjà, sinon « de visu », du moins « de auditu ». Ils sont en effet ceux-là mêmes qui assurent, à Radio-Lausanne, le succès de l'émission mensuelle *La famille Durambois*. Ce sont Paul-Henri Wild, Jane Raymond, Jacqueline Randal et André Bettin. Parions qu'il y aura foule pour les voir à l'écran, dans un des sketches les plus savoureux qu'ait écrits pour eux M. Samuel Chevallier. *La famille Durambois au match de football* ne sera d'ailleurs que le premier film de toute une série de courts métrages qu'ont l'intention de réaliser les productions Cinéac et André Béart et qui auront pour titre *Les dimanches de la famille Durambois*. Heureuse destinée, décidément, que celle de cette *Famille Durambois* qui a remporté, il y a peu, sous forme d'un ouvrage amusant au possible, un grand succès de librairie.



M. Durambois (Paul-Henri Wild) et sa fille (Jacqueline Randal).



Les Durambois au match de football; au premier plan de gauche à droite: André Bettin, Paul-Henri Wild et Jane Raymond.

UNE TRISTE DÉCOUVERTE

C'est celle des agissements du Dr K.-H. Sonderegger, de Heiden, député de Bâle-Campagne au Conseil national. La *Solothurner Zeitung* publie en effet deux lettres adressées par ce personnage à des amis politiques en juillet 1940. Il y présente ouvertement un projet tendant à renverser le Conseil fédéral d'alors pour lui en substituer un autre dont lui-même aurait été membre: « L'ancienne procédure d'élection du Conseil fédéral est périmée et ne compte plus... Ainsi, nous constituerions un véritable cabinet de guerre; je n'hésiterais même pas à mettre un frontiste en bonne place afin de donner une satisfaction apparente à la légation d'Allemagne, etc. » Inutile de dire que le parquet fédéral s'occupe de cette pénible affaire. Du reste, M. Sonderegger, jugeant la situation délicate, a décidé dans une lettre adressée au président du Conseil national, de « s'abstenir provisoirement d'assister aux séances du Conseil national... » tant qu'une enquête n'aura établi « l'entière intégrité de ses sentiments suisses et de son attitude démocratique ».



La prestation de serment des deux nouveaux députés vaudois au Conseil national: MM. Brochon et Piot. L'un est agrarien et l'autre radical. Tous deux, détail curieux, ont été à l'école à Thierrens, où leur maître s'amusa à réunir leurs noms en un seul: Piochon! Au premier plan, les mains au dos, M. Sonderegger.



Modèle Marianne, Bâle • Photo Freddy Bertrand, Genève

BLOUSES LÉGÈRES

BLOUSE DE DENTELLE AU CROCHET

Fournitures: 5 écheveaux de rayonne « Matiola », 1 crochet en acier 2½.
Points employés: Mailles serrées: piquez le crochet sous la boucle supérieure d'un rang précédent, saisissez le fil avec le crochet, passez-le par la 1re boucle, jetez le fil sur le crochet et passez-le par les 2 boucles.
Bride: 1 Jeté, piquez le crochet armé d'une boucle dans une maille de la chaînette, tirez le fil à travers cette m., prenez le fil sur le crochet et passez-le à travers les deux boucles qui se trouvent sur le crochet.
Point fantaisie: Monter une chaînette. 1er rang: faire une bride en piquant dans la 3me m. de la chaînette, faire 3 brides dans la 6me m. et recommencer. — 2me rang (au retour): faire une m. serrée, dans chaque bride du 1er rang. — 3me rang: comme le 1er rang, mais contrarié. On pose le groupe de 3 brides dans la m. serrée au-dessus de la bride seule du 1er rang et la bride seule sur la m. du milieu du groupe de 3 brides. — 4me rang: comme le 2me rang.

MARCHE DU TRAVAIL

Dos: Monter une chaînette de 45 cm., crocheter 6 rangs de brides, puis continuer au point fantaisie. A une hauteur totale de 30 cm., former l'emmanchure en rabattant 3 cm. et aux rangs suivants encore quatre fois un motif. Continuer droit pendant 18 cm. et biaiser les épaules en rabattant quatre fois 3 cm.

Devants: Sur une chaînette de 30 cm., crocheter 6 rangs de brides, continuer au point fantaisie, interrompu par deux bandes verticales. Crocheter donc en largeur 2 cm. de brides, 4 cm. au point fantaisie, 2 cm. de brides et le reste au point fantaisie. Au devant droit, faire tous les 6 cm. une boutonnière en crocheter 4 m. en l'air, faire une bride dans la 5me m. du rang précédent. Au rang suivant, faire des brides chaque maille de la chaînette. A une hauteur totale de 33 cm., former l'emmanchure en rabattant 5 cm. et cinq fois un motif aux rangs suivants. A 13 cm. d'emmanchure, commencer l'encolure. Rabattre 5 cm. et cinq fois 1 cm. Lorsque l'emmanchure aura une hauteur de 19 cm., biaiser l'épaule comme au dos.

Manches: Monter 30 cm. de mailles chaînettes et crocheter 3 rangs de brides. Puis continuer au point fantaisie. Augmenter des côtés alternativement 1 bride ou un groupe de brides pendant 15 cm. Rabattre au début de chaque rang ½ cm. jusqu'à ce qu'il reste 10 cm.

Col: Monter une chaînette de 38 cm. de longueur, crocheter alternativement 1 rang de brides, 1 rang m. serrées, etc. pendant 7 cm.

Finissage: Rassembler les pièces. A l'épaule, former un pli si besoin. Poser les manches. Festonner les boutonnières. Repasser le travail terminé du côté envers avec un fer pas trop chaud.

Reproduction interdite pour les maisons de tricot concurrentes

BLOUSE A RAYURES

Fournitures: 8 pelotes d'alpaca, 1 paire d'aiguilles No 2½, 1 paire d'aiguille No 3.

Point employé: Première aiguille: 1 maille endroit, 1 m. envers, 1 m. endr., 1 m. env., 1 m. endr., 1 m. env., 1 m. endr., 5 m. env. — 2me aiguille et toutes les aiguilles pair, les mailles se tricotent comme elles se présentent. — 3me aiguille: comme la première. — 5me aiguille: 7 fois 1 m. endr., 1 m. env. Dès 5 m. à l'env., prendre celle du milieu en piquant 3 rangs plus bas et en la tricotent à l'endroit. — 7me aiguille: commencer avec la 3me aiguille, etc.

MARCHE DU TRAVAIL

Dos: Avec aig. No 2½ faire les côtes simples pendant 8 cm. en montant 100 m. Commencer les rayures en augmentant 7 m. dispersées sur la première aig. (aig. No 3). A une hau-

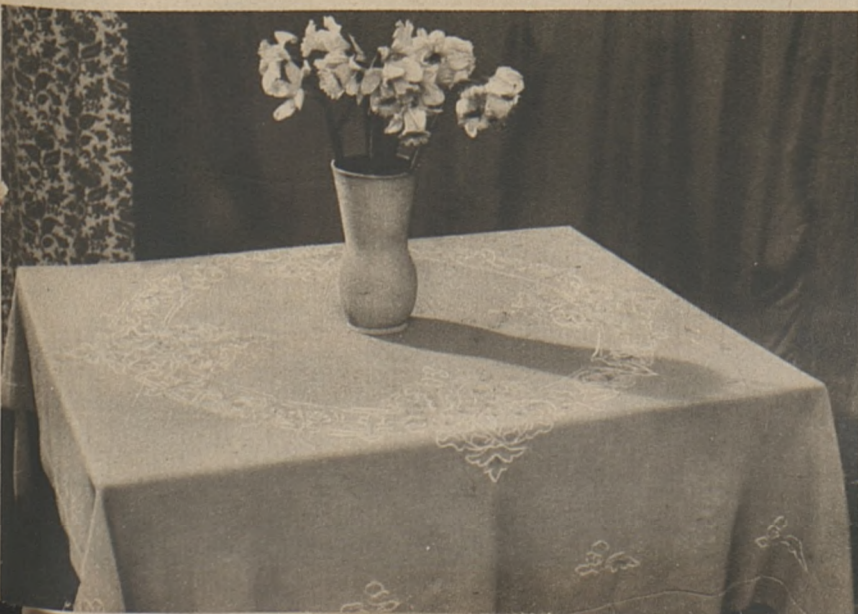
teur totale de 32 cm., faire l'emmanchure en rabattant en une seule fois 7 m. et aux rangs suivants encore 3 fois 1 m. Tricoter droit pendant 18 cm. et biaiser les épaules en rabattant 5 fois 6 m. et les mailles restantes très vaillies en une seule fois.

Devant: Faire les côtes comme au dos. Augmenter 17 m. sur la première aiguille des rayures. Tricoter 2 cm. plus haut que le dos jusqu'à l'emmanchure. Rabattre 10 m. et 5 fois 1 m. Partager le travail au milieu pour une ouverture. Monter de chaque côté 7 m. et tricoter 10 cm. jusqu'à l'encolure en faisant 3 boutonnières dans la partie droite. Pour l'encolure, rabattre 15 mailles en une seule fois, puis toujours 2 mailles jusqu'à ce qu'il reste 30 mailles pour l'épaule. A une hauteur d'emmanchure de 18 cm. biaiser les épaules comme pour le dos.

Manches: Commencer les côtes avec 80 mailles et tricoter 3 cm. avec aig. No 2½. Continuer avec aig. No 3 par le dessin à rayure en augmentant 10 mailles dispersées sur la première aiguille. Tricoter droit pendant 10 cm. Rabattre au début de chaque aiguille 1 maille jusqu'à 54 mailles, puis toujours 2 mailles jusqu'à 20 mailles qu'on rabat en une seule fois.
Cravate: Tricoter une bande droite de 14 m. de large sur une longueur de 80 cm.
Finissage: Assembler les pièces. Poser à cheval la cravate qu'on noue devant. Coudre les boutons.



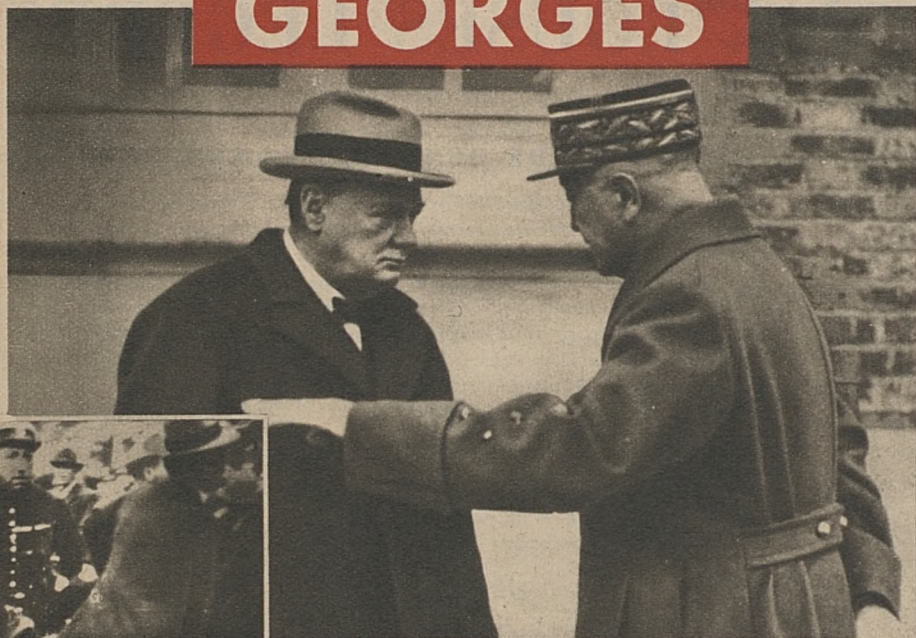
Modèle Marianne, Bâle • Photo Freddy Bertrand



Nappe en toile bleue ou rose avec broderie blanche au point de tige.

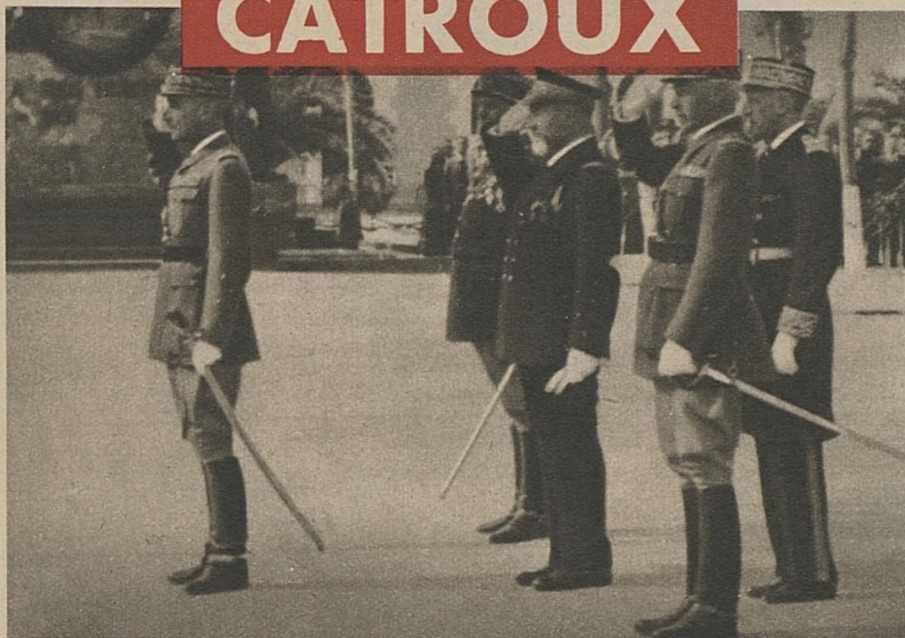
Chez Marianne, Zurich
photo Ed. Hauri, Bâle

GEORGES



Une rencontre Churchill-Georges avant la débâcle française. Que d'événements se sont déroulés avant que ces deux hommes fussent remis en présence, cette fois-ci sur terre d'Afrique ! Naguère familier du général Mangin et du maréchal Pétain, le général Georges est un stratège de grande classe. Il fut même question de lui pour le poste de généralissime. Mais son attitude et son activité politiques lui valurent de solides inimitiés. On sait d'autre part qu'il fut très grièvement blessé à Marseille (photo de gauche), lors de l'attentat qui coûta la vie au roi de Yougoslavie et à M. Barthou.

CATROUX



Un document d'avant-guerre montrant à Sidi-Bel-Abbès le général Catroux (en avant), alors commandant du 19^{me} corps d'armée algérien, et derrière lui, l'amiral Esteva, commandant de l'escadre de la Méditerranée à l'époque et, récemment encore, résident de France à Tunis. Voici maintenant ces deux anciens camarades des deux côtés de la barricade... Agé de 64 ans, le général Georges Catroux est un grand colonial : il passa une quarantaine d'années en Indochine, en Algérie, au Maroc et en Syrie. Prisonnier des Allemands de 1916 à 1918, rallié à de Gaulle dès juillet 1940, il est un médiateur né. C'est à lui que revient principalement le mérite d'avoir « réconcilié » de Gaulle et Giraud. Il fait maintenant partie du Comité national de libération tout en assumant les fonctions de gouverneur général de l'Algérie.

Les événements d'Alger sont suivis avec la plus grande attention par le peuple français. Les masses, comme l'élite, tournent leurs regards vers les hommes qui, là-bas, ont pris le commandement civil et militaire dans l'ardente pensée de délivrer le territoire national. Lorsque, de juin 1940 à novembre 1942, des efforts analogues étaient entrepris sous l'égide du général de Gaulle et de son entourage, l'opinion se montrait divisée et parfois un peu hésitante. L'entreprise du général Giraud eut davantage l'oreille d'une partie de la population française, mais ce n'est vraiment que par la fusion, lentement et difficilement obtenue, des deux mouvements que la situation psychologique a été transformée. A Londres, à Alger, des efforts localisés, honorables, mais de valeur non déterminante, se poursuivaient séparément : maintenant, leur conjonction, la base donnée à la nouvelle politique impériale, et son objectif unique : la libération complète de la métropole, ont donné sa vraie figure au mouvement de résistance française.

Ce mouvement a une double originalité : il met en scène des hommes tout nouveaux, dont les divers cercles de l'opinion française saluent l'accession au pouvoir avec plaisir, à proportion de la lassitude créée par les anciennes équipes, et il s'appuie sur l'autorité et l'expérience d'un petit nombre de personnalités dirigeantes ayant acquis, dès avant la guerre, une juste notoriété.

Parmi les nouveaux « chefs » que les événements mettent en scène, il en est plusieurs que leur œuvre passée qualifie pour des postes de confiance. Certains ont vu leur arrivée à Alger accompagnée d'un remous : les éléments extrémistes, — toute coalition a ses « Jeunes Turcs » — ont marqué une

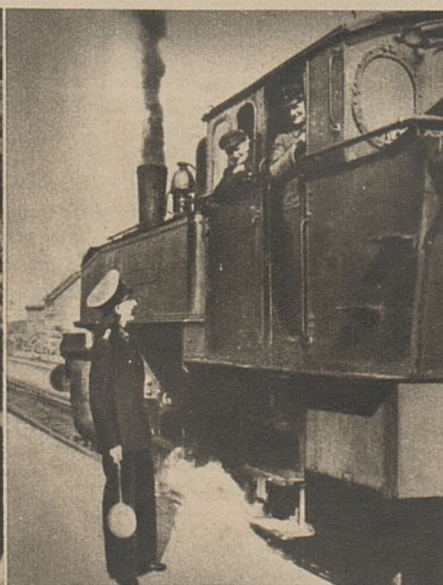
sorte de dépit, voire de colère, de la rentrée en action d'un homme comme le général Georges, que l'on rendrait volontiers responsable de la défaite de 1940. Si on les avait écoutés, l'ancien commandant en chef des groupes d'armées du Nord-Est aurait été poliment prié de se tenir à l'écart, comme M. Pierre-Etienne Flandin ou d'autres éléments dirigeants, comme aussi le général Noguès que des prescriptions impératives venant de diverses sources ont fini par contraindre à se retirer des fonctions difficiles qu'il avait longtemps occupées auprès du sultan du Maroc...

Mais le général Giraud, qui a pour Georges, son ancien chef, une estime et une fidélité que celui-ci lui rend bien, a tenu bon. Les deux hommes s'étaient concertés au mois d'août dernier, à Chambéry. Un soir de ce bel été, le général Giraud, alors l'hôte dans sa propriété savoyarde d'un aviateur qui est aussi un écrivain connu, le général Chambe, était monté jusqu'au quatrième étage de la modeste maison bourgeoise où habitait le général Georges. Il avait eu avec ce dernier, en tête-à-tête, un long entretien sur le présent et l'avenir de la France. Il lui avait exposé ses projets... qui paraissaient à ce moment-là si hardis, si téméraires. Le général Georges avait écouté avec soin, précisé d'un mot telle idée à peine esquissée, clarifié le débat, selon sa manière, limpide, droite, directe. Les deux hommes s'étaient trouvés d'accord sur tous les points : même jugement sur la France de Vichy, même jugement sur la nécessité de rendre à leur pays la liberté de sa respiration. Ce jour-là, Giraud et Georges n'ont pas décidé de travailler en commun... à Alger, mais les conditions morales et psychologiques de leur collaboration présente se sont dégagées définitivement. Pendant tout l'au-

tomne, avec cette sûreté de vues qui rend sa physionomie intellectuelle si attachante, le général Georges a fait, lentement, patiemment, le tour de tous les problèmes qui allaient se poser pour rendre à son pays la place que lui veulent la majorité des Français. Il est permis de dire que le général Georges n'a rien laissé dans l'ombre. Il a étudié notamment les réalisations du régime de Vichy avec une complète objectivité de diagnostic. Lui qui a été, jadis, l'un des proches du maréchal Pétain, son confident, son intime, s'est complètement séparé de lui depuis que le maréchal a passé du plan militaire au plan politique, depuis que, selon sa saisissante expression : « ce grand chef de guerre, pour prendre figure d'homme d'Etat, s'est lancé dans une œuvre politique qui l'a séparé de l'armée, de sa tradition, de son aspiration, de sa foi ». Ayant longuement médité, dans un isolement volontaire, sur toutes les questions posées par l'orientation, à son avis pleinement erronée, donnée à la vie française depuis trois ans et sur celles que posera la réorganisation de l'existence nationale, le général Georges a mis à la disposition de son camarade Giraud la somme de ses expériences. A Alger, il ne retrouve pas seulement en la personne de Giraud un ami sûr et fidèle : le général Catroux et Massigli comptent parmi ses relations de longue date; l'un et l'autre savent ce que ce soldat représente d'autorité personnelle et de connaissance des questions les plus diverses. Le général Georges est en effet un spécialiste des questions africaines et musulmanes; il a acquis une remarquable connaissance des problèmes allemands et européens dans les fonctions que, comme colonel, à l'état-major chargé de la question économique de la Ruhr occupée, il occupa durant



Et toujours de nouveaux départs... Dans son récent discours radiodiffusé, M. Pierre Laval a annoncé la mobilisation de la classe 42 qui ira travailler dans les usines d'outre-Rhin.



« Chéasse de gare ! » Les femmes allemandes remplacent de plus en plus les hommes à l'arrière. En voici une qui remplit les fonctions de chef de gare.



A Kharkov. - Cette grande ville soviétique, prise et reprise par Allemands et Russes, a gravement souffert des bombardements. Certaines rues présentent des trous béants qu'il faut franchir sur des passages de fortune.

PUAUX



plusieurs années en Rhénanie avec la pleine confiance de M. Poincaré et du quai d'Orsay. Le roi Alexandre de Yougoslavie le comptait au nombre de ses amis personnels et avait demandé qu'il fût accrédité auprès de lui lorsque le souverain débarqua à Marseille, lors d'une journée qui fut funeste pour la France. Ainsi voit-on, par quelques traits, la physionomie de Georges dans sa véritable lumière : il s'agit ici d'un homme d'Etat plus encore que d'un militaire.

On pourrait dire presque la même chose de la diplomatie éminente du général Catroux. Pour tous ceux qui connaissent cet officier supérieur, sa qualité majeure, assurément, est l'habileté, la souplesse, la « rouerie » dans toute la mesure où ce terme n'a rien de péjoratif. Un homme comme lui est partout à sa place : il l'a montré dans les fonctions qu'il occupa au Maroc, dans le Levant, il prouva demain à Alger où l'on vient de lui confier des fonctions qui rappellent de fort près celles qui furent dévolues pendant près d'un an, en 1941-42, au général Weygand. Ce dernier fut chargé, durant cette période, de la « supervision » des intérêts français dans les trois pays de l'Afrique du Nord et en A. O. F. La mission du général Catroux est moins universelle peut-être, puisqu'elle ne comprend pas le commandement en chef des troupes qu'assumait Weygand, mais elle est géographiquement plus étendue puisque Catroux conserve évidemment un droit de regard sur les affaires musulmanes du Levant et qu'il ne peut se désintéresser de certains problèmes de l'Afrique noire réunifiée (AEF-AOF). Comme Weygand, Catroux est en même temps gouverneur général de l'Algérie. Il aura sous ses « ordres » les résidents généraux et notamment M. Gabriel Puaux, qui succède à Noguès au Maroc et M. Helleu qui lui succède à lui-même au Levant. Ces deux ambassadeurs sont de bonnes recrues pour la nouvelle administration française. Nul ne conteste leur parfaite rectitude d'esprit. M. Gabriel Puaux fut, voici quinze ans, conseiller de l'Ambassade de France à Berne : à l'occasion de l'inauguration d'un monument offert par l'Alsace française à la Confédération, le *Prisonnier de Chillon*, œuvre due au ciseau

du sculpteur Philippe Grass, auteur du monument Kléber à Strasbourg, M. Puaux prononça un discours d'une incomparable élévation de pensée et d'une rare qualité littéraire... La succession qu'il prend à Rabat est difficile, car le général Noguès y a toujours joui de toute la confiance du Sultan et des autorités chrétiennes, mais il y apportera de la grâce, une grande connaissance des affaires musulmanes acquise durant un long stage d'une dizaine d'années à la direction de l'Intérieur à Tunis et comme haut commissaire à Beyrouth et un atout non négligeable : la confiance absolue des autorités anglo-américaines séduites par la culture, l'élégance morale et peut-être aussi le puritanisme protestant de ce fils de pasteur.

Quant à M. Massigli, devenu, en peu de semaines, le chef du service diplomatique français de la France combattante, à Londres, puis le « ministre des Affaires étrangères » du Comité de la Libération à Alger, c'est assurément l'une des personnalités les plus marquantes et les plus attachantes du régime nouveau. Depuis des années, les observateurs clairvoyants savaient que M. Massigli était l'une des lumières du quai d'Orsay et que son intelligence le promettait, à la condition d'avoir un petit peu de chance, au plus bel avenir, diplomatique sûrement, politique peut-être. Il est trop connu en Suisse, depuis maintenant un quart de siècle, à Berne, où l'on peut dire qu'il a commencé sa carrière dans l'orbite de l'Ambassade de France, pendant la guerre précédente, et à Genève, où il a si souvent résidé aux Bergues comme chef du service diplomatique français auprès de la S. d. N. — et où habite actuellement Mme Massigli, elle-même Genevoise, — pour qu'il soit besoin de louer longuement ce diplomate racé, qui maintient la meilleure tradition de carrière, et dont la clairvoyance s'est affirmée par tant de travaux remarquables. M. Massigli est la meilleure, peut-être, des « recrues » du général de Gaulle. Il a rejoint ce dernier, cet hiver, après une suite de difficultés mémorables, traqué par les polices de Berlin et de Vichy, et obligé à des détours invraisemblables avant de rejoindre Londres. Ne dut-il pas demeurer dissimulé près de deux mois chez un garde-barrière avant

MASSIGLI

M. René Massigli.

Le nouveau commissaire aux affaires étrangères est diplomate de carrière. Détail curieux, c'est à Berne qu'il débuta, pendant l'autre guerre. Depuis, il a fait de longs stages au quai d'Orsay. Il fut aussi quelque temps ambassadeur à Ankara. Sa fuite de France en Angleterre s'est déroulée dans des conditions particulièrement délicates et, aujourd'hui encore, sa femme est réfugiée en Suisse.



← M. Gabriel Puaux, au centre, ancien haut commissaire à Beyrouth, prend la succession du général Noguès au poste de résident au Maroc. Membre d'une vieille famille protestante, ancien conseiller de légation à Berne, directeur de l'Intérieur à Tunis pendant des années, M. Puaux est un grand connaisseur des affaires musulmanes.

de pouvoir atteindre finalement, et après un premier faux départ, l'avion envoyé de Londres pour chercher Nelpomène, à qui furent adressés tant de messages « chiffrés » dont se souviennent les sans-filistes qui écoutent les émissions de la B.B.C. C'est dans ces conditions anormales d'existence que M. Massigli, qui, chez son garde-barrière, se trouvait vraiment sur la « voie de garage » dont on parle d'habitude par image, négocia calmement, par des relais lents mais sûrs, les données de sa collaboration avec le général de Gaulle. Etonnante conversation diplomatique, menée dans la dignité et la sérénité, qui fit de ce « chef » diplomatique le second respecté d'un « chef politique et militaire », mais cela sur des bases réfléchies et définies à l'avance et non pas dans le brouillard. L'exemple dépeint l'homme.

Dans une évolution qui aura besoin du recul de l'histoire pour être exactement appréciée, l'unification du mouvement français de résistance s'est ainsi poursuivie pas à pas, avec son cortège de malaises, de heurts, de soucis et d'intrigues. Qui pourrait s'étonner qu'au lendemain du « choc opératoire » de l'affreuse crise de 1940, la France anémiée, affaiblie, n'ait gagné la convalescence qu'au prix d'étapes précaires, chargées d'inconnues ? A l'heure même où nous sommes, la situation des éléments de résistance à Alger et dans l'empire n'est pas telle qu'elle les mette à l'abri de tous les soucis et de tous les risques. L'empire français n'est pas composé que de héros et d'éléments sages et pondérés. Les effets de la « politique d'acceptation de la défaite » s'y étaient manifestés depuis trois ans et l'on comprend que les éléments sans esprit de compromission souhaitent ardemment que certains hommes, à leurs yeux discrédités, soient châtiés de leur « défaut de colonne vertébrale », tout comme inversement, l'on conçoit que l'extrémisme incompréhensif des « jacobins gaullistes » soit parfois aveugle ou même injuste, — ainsi qu'il l'est sans doute à l'égard de Noguès...

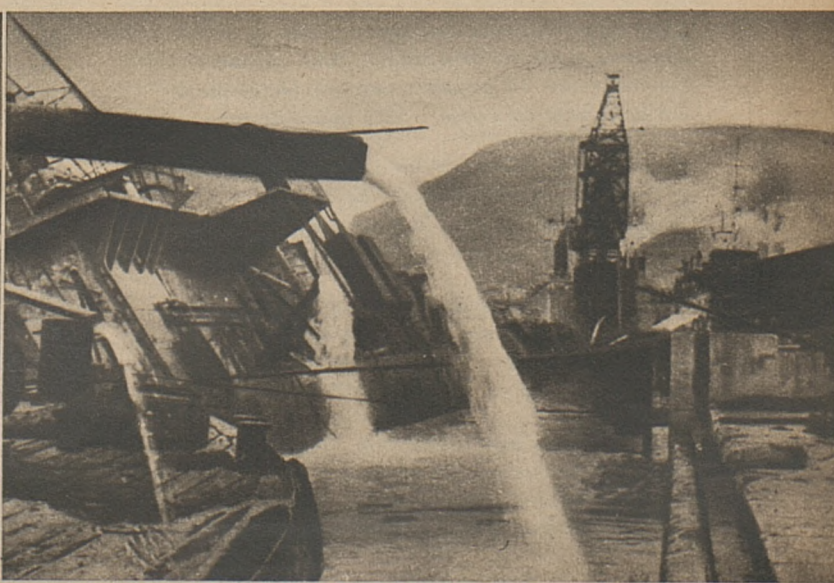
Des hommes comme René Capitant, professeur de droit à Alger et chef des « gaullistes » de cette ville, ont fort à faire pour maintenir la balance équitablement entre les « trop mous » et les « trop durs ». * * *



Abdul Illah. A en croire des nouvelles d'Italie, le régent d'Irak, Abdul Illah, aurait été récemment l'objet de deux attentats, sans doute d'éléments opposés à sa collaboration avec les Alliés.



Epilogue d'un raid sur les côtes d'Italie. La bataille aérienne de Sicile se poursuit avec un acharnement comparable à celui dont l'Axe fit preuve contre Malte. Prélude à une tentative d'invasion ? On le pense plus que jamais à la suite de l'occupation de Pantelleria par les forces alliées.



Renflouement à Toulon. Des spécialistes italiens, nous l'avons dit, travaillent actuellement à renflouer certains navires de guerre français qui s'étaient sabordés à Toulon. On voit ici une phase de ces travaux.

LE VENT DES CIMES

NOUVELLE INÉDITE PAR HENRIETTE GLOGE

Depuis un an, Gaspard Ferrier était amoureux de Fanny Hull. Il était envoûté, fasciné, subjugué et prenait évidemment tout cela pour un attachement profond et durable.

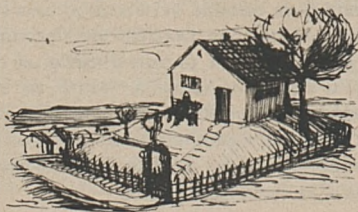
Gaspard Ferrier était architecte. Après des examens particulièrement brillants, il avait réussi à se tailler dans le métier et dès le début, une place dont l'importance augmentait rapidement. L'essor lui en fut donné par le banquier Hull qu'il rencontra par un gros coup de chance et d'une façon assez inattendue.

Ce fut par une après-midi exceptionnellement chaude et lourde. Gaspard rentrait chez lui, quand une formidable averse, mêlée de grêle, le surprit à mi-chemin. Il n'eut que le temps de se précipiter sous l'auvent d'un garage, heureusement à sa portée. Deux minutes après, un monsieur de forte carrure et complètement trempé, l'y rejoignait. Comme l'orage s'éternisait, les deux hommes, tout naturellement, entamèrent une conversation.

Le banquier Hull savait jauger son homme en un rien de temps. Avant d'amasser son énorme fortune, il avait appris, à l'école de la misère, à connaître le fin fond de la nature humaine. Sa nature primitive lui donnait un flair presque infailible et il ne revenait que rarement sur une première impression.

Les dix minutes qui s'écoulèrent sous l'auvent du garage lui suffirent pour apprécier à sa juste valeur son compagnon improvisé. Quand, l'orage passé, ils prirent congé sur l'asphalte encore dégoulinant d'eau, l'accord était conclu.

La semaine suivante, Gaspard, convoqué par téléphone, soumettait au banquier quelques plans de villas que celui-ci examina avec une profonde attention dénuée de commentaires. Après quoi, il posa sa forte main sur l'un d'eux et dit : « Voilà ce qu'il me faut, ce style italien aux lignes pures.



BONHEUR PAISIBLE

*Avoir une maison, à soi, toute petite
Avec un jardinet, bien soigné, tout autour.
Un toit rouge où pendrait une humble clématite
Un banc vert où s'asseoir à la chute du jour!*

*Avoir près de son cœur, un cœur joyeux et tendre
A l'oreille une voix vibrante de douceur;
Sentir près de sa main la main prête à se tendre
Un bras fort qui caresse en un geste berceur!*

*Ne pas chercher plus loin un bonheur impossible
Borner son horizon à son champ clôturé
Avoir le cœur serein, prendre le ciel pour cible
Entendre, d'un enfant, le babil adoré!*

*Oùir, quand le soir tombe, une chanson lointaine
Goûter le calme pur du silence, et son fruit,
Avoir au bout des doigts quelque tricot de laine
Et vivre doucement loin du monde et du bruit!*

Jeanne Noret-Leys.

Pas que ce soit mon idéal, mais ça plaira à ma fille, j'en suis sûr.»

L'architecte n'allait pas tarder à apprendre que le financier, que d'aucuns taxaient d'implacable, se laissait mener par sa capricieuse fille comme un ours sur un champ de foire.

Les deux hommes causaient à présent, tout en dégustant une liqueur fine :

« Voyez-vous, disait Hull en se renversant sur son siège, je ne suis pas loquace d'ordinaire, mais je dois le dire, vous me plaisez... il s'agit du rêve de toute ma vie que vous allez réaliser là !... Etant tout jeune et dans une monstrueuse purée, je passais un jour en bateau devant le plus beau village du Léman : St-Saphorin. C'était un de ces matins où le lac est sans une ride et le « Gandria vaudois » y mirait, avec une pureté absolue, sa silhouette séculaire dominée par l'antique clocher. Je ressentis comme des piqûres derrière les paupières et cela me sembla comique, car je n'étais pas tendre. Le soir, dans mon taudis, comme je fermai les yeux pour m'endormir, je revis l'image limpide, d'une netteté sans défaut. Je sus alors avec une infailible certitude, qu'un jour, je posséderais une demeure à moi, sur ce petit promontoire que j'avais choisi en pensée. Il y a quarante années de cela et ce coin est resté fidèle au rêve fou de mes dix-huit ans... Il m'attendait. »

C'est ainsi que Gaspard Ferrier fit la connaissance de Fanny Hull, et tout le temps que durèrent les travaux, il fut constamment en contact avec elle.

Fanny appartenait à cette catégorie de jeunes personnes qui émettent sur toute chose des opinions acérées avec cet aplomb audacieux qu'engendre l'ignorance. Elle cachait sous cette agressive assurance une lamentable pauvreté de jugement. Son « studio », d'un modernisme ébouriffant, possédait une bibliothèque aux vastes proportions. Chaque volume y était une reliure somptueuse. Fanny les avait achetées en bloc et démunies son père d'une somme fort rondelette.

Il faut dire à la louange de la jeune fille qu'elle avait un grand sens de l'harmonie des couleurs et elle tira le maximum d'effet de sa bibliothèque. En disposant ses livres, elle avait eu soin de couper soigneusement les pages à certains d'entre eux et de faire des encoches dans le bois à l'endroit où elle les avait replacés. Cette précaution lui permettait un bluff dont plusieurs de ses soi-disantes amies n'étaient pourtant pas dupes. A l'occasion d'un thé ou d'une « cocktail-party », elle tirait nonchalamment un volume de son alvéole et disait de sa voix basse, un peu rauque :

« Voilà ce que je lisais cet après-midi... Nietzsche... Fatras que tout ça... je préfère de beaucoup Schopenhauer !... »

Non moins paresseusement, elle remettait le volume en place, en ayant soin de faire valoir la blancheur de sa main et l'énorme brillant qui brillait à son annulaire.

Quant à Schopenhauer, elle le confondait parfois avec Chopin dans son for intérieur !!! Cela ne l'empêchait pas d'aller s'accouder à la cheminée d'un geste gracieux et félin. Une fois là, bien en vue sous la clarté rougeâtre d'une lampe, elle rejetait en arrière d'une saccade sa splendide chevelure auburn et, fixant dans le vague ses prunelles glauques, elle disait d'un air sibyllin : « Il y a autre chose... autre chose... » Elle aurait été bien en peine de dire quoi !

Les hommes, même ceux qui la jugeaient, étaient tous conquis par le charme étrange qui émanait d'elle, par cette



ST-SAPHORIN

DESSIN DE TH. LAURITZEN

beauté presque exotique qui les subjuguait malgré eux.

Les femmes enrageaient de paraître ternes en sa présence. Les plus jolies, les plus intelligentes, durent abandonner la lutte, vaincues d'avance.

Gaspard avait succombé immédiatement, presque à première vue. Il était à tel point troublé par ce regard de jade, qu'il ne s'apercevait de rien, lui si perspicace d'ordinaire à découvrir l'artifice chez les femmes.

La villa de Saint-Saphorin fut une réussite parfaite, tant l'architecte mit de soin et de passion pour mener son œuvre à bien. Il élevait avec amour ces murs qui abriteraient celle dont la pensée, véritable obsession, devenait chaque jour plus envahissante.

En dehors de ses heures de travail, il courait maintenant les dancings et les « surprises-parties » qu'il méprisait auparavant. Ces soirées, au cours desquelles la jalousie le tenaillait au point de le rendre malade, étaient pour lui un supplice. Pourtant que n'eût-il enduré pour obtenir de son idole deux ou trois danses qu'il fallait lui arracher !... Il rentrait au petit matin, brisé, humilié, ayant une fois de plus manqué l'occasion de dire à celle qu'il aimait d'une façon si tyrannique tous ces aveux qui l'étouffaient de leur poids.

Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : épouser Fanny à tout prix. Il avait néanmoins mis un frein à sa folle impatience et attendu le moment voulu et choisi par lui, mais non sans serrer les dents.

Ce moment tant espéré arriva bien plus vite qu'il n'eût osé le rêver. Le banquier Hull, enchanté de sa villa, la montrait à la ronde en vantant copieusement les mérites de son architecte. En un rien de temps, le jeune homme vit affluer une clientèle de choix qui se chargea de donner à son avenir une solide garantie. Son heure était venue. Une fois de plus, la chance lui souriait. Il ne douta plus.

Un jour, par une bise violente, Gaspard Ferrier sortit de chez lui, tiré à quatre épingles, le cœur battant d'espoir.

Il s'engageait allégrement sur le Grand-Pont, quand un coup de vent lui arracha traitreusement son chapeau flamboyant neuf qui se mit à rouler vertigineusement vers le parapet. Après une course folle et ridicule, sous l'œil goguenard des badauds, l'architecte furieux réussit à rattraper son couvre-chef à moitié engagé dans le vide. Humilié, il continua sa route vers la gare, décroissant nerveusement avec sa manche l'élegant « Taupé ». « Voilà ce que c'est quand on ne peut pas se servir de sa bagnole... maudite guerre !... » grommelait-il. Cet incident, tout puéril qu'il était, lui sembla de mauvais augure et ce fut l'humeur tout assombrie qu'il monta dans le train qui allait le conduire à Saint-Saphorin.

Durant le trajet, il se rasséréna un peu en contemplant le beau paysage si familier et si cher à son cœur de Suisse romand. Sur le lac déchaîné, des milliers de petites crêtes écumeuses couraient, se hâtant vers la rive pour y rejaillir en gerbes étincelantes sous le soleil. L'eau avait des reflets glauques d'océan, striée de bandes d'un vert sombre. Les monts s'estompaient dans cette brume de fin d'été qui rend irréels leurs contours majestueux.

Insensiblement, le soir tombait.

Gaspard songeait. Il n'avait pas pris de vacances de tout l'été pour ne pas s'éloigner de Fanny qui, toute à sa nouvelle installation, n'avait pas quitté Lausanne.

Le jeune homme sentait soudain qu'un regret le mordait au cœur et une sourde nostalgie s'empara de lui.

Les autres années, dès juillet, il bouclait tout et partait, équipé de pied en cap, pour sa chère montagne.

Là-haut, tout là-haut, au-dessus du col de B... et au pied du fameux Pic-du-Soleil, se trouvait son petit chalet, son « mazot », comme il l'appelait négligemment devant ses amis, mais dont il était très fier. Il l'avait acquis non sans peine, à une époque où le client se faisait encore rare.

Quand juillet approchait, il se mettait à compter les jours... plus tard, ce furent les heures, pendant la longue grimpe depuis le bourg de M. jusqu'au col de B... Là, il s'approvisionnait pour une semaine, causant et fumant une pipe avec les Bouvet qui tenaient l'auberge. Puis, sans trop s'attarder, il poursuivait sa route, plus lentement à cause du sac qui pesait.

Le dernier bout était dur... raide comme une baïonnette... puis tout à coup, ça y était... l'alpage, là devant lui, avec ses touffes de rhododendrons qui jaillissaient de tous côtés, frémissantes sous l'éternelle caresse du vent.

Le « mazot » l'attendait, attendrissant et presque pudique avec ses minuscules volets clos, percés d'un cœur.

Gaspard l'aimait comme un bon chien et il flattait de la main ses flancs noircis et rugueux. Il restait jusqu'à fin août, infiniment heureux, se retremper de tout son être sain et vibrant dans ce redoutable silence de la montagne qu'il ne craignait pas.

Et maintenant l'été était passé et le petit chalet n'avait pas ouvert à la lumière ses paupières de bois.

Gaspard sentait au cœur la piqure d'un remords subit. Pour la première fois, il avait oublié jusqu'à l'existence de son « mazot » et il lui semblait avoir trahi un ami. En même temps, il se rendait compte que c'était fini, qu'il n'y retournerait plus jamais. Ce n'était pas pour Fanny cette rusticité presque monacale, ce manque absolu de confort. Et puis non... quelque chose en lui se déroba, reculait devant cette image : Fanny faisant le bout dur... Fanny déambulait dans l'unique pièce, nonchalante et sarcastique.

Gaspard s'en rendait compte à présent... Il devrait renoncer définitivement à cette détente salutaire de chaque année... Après tout, c'était pour elle et ne passait-elle pas avant tout ?...

« Saint-Saphorin ! Saint-Saphorin !... »

Tiré de sa songerie, Gaspard se hâta de descendre du train et se dirigea vers la route qui longe le lac.

Une demi-heure à peine s'est écoulée depuis que Gaspard Ferrier a sonné au portail de la villa « Hull » et déjà il en franchit le seuil, reconduit par le solennel larbin qui l'avait introduit. Il sait qu'il ne pénétrera plus dans cette demeure qui fut conçue et érigée par lui dans une fièvre d'amour et d'espoir. Il s'engage sur la route et marche sans se retourner dans la direction de la gare. Derrière lui, sur le promontoire, se dresse l'élégante villa italienne, toute rougie par les feux du couchant. Quelques ifs ploient sous la bise leurs pincesaux sombres. Comme une gigantesque sphère d'or liquide, le soleil décline à l'horizon. Une traînée de feu ensanglante la multitude des crêtes moussues qui couronnent l'eau, maintenant d'un bleu profond.

Fanny Hull était restée un peu interloquée par le brusque départ de son fervent amoureux. Elle avait esquissé un geste pour le retenir, mais son bras était retombé... à quoi bon ?...

Elle tira une paresseuse bouffée de sa cigarette et de sa main libre, ornée d'une énorme émeraude, elle caressa distraitemment un superbe angora, couché auprès d'elle sur le divan. Vêtue d'un exquis déshabillé de satin vert d'eau, elle offrait l'image parfaite de la « vamp » la plus classique.

Sous l'éclairage doucement diffusé par des plafonniers invisibles, des soies précieuses miroitaient, des bibelots de jade, d'ivoire et d'ébène, disséminés dans un savant désordre, voisinaient, empreints d'une mystérieuse harmonie. A terre, un tapis aux vastes dimensions, délicatement teinté, déroulait une flore fantastique, évocatrice d'Orient.

On n'aurait pu rêver cadre plus digne de cette femme, de cette idole qui avait édifié son temple avec un art consommé pour y recevoir les offrandes dues à sa beauté.

Dans des vases de prix, d'étranges pétales s'élevaient, semblables à des insectes venimeux. Des brûle-parfums exalaient un arôme troublant qui, se mélangeant à l'haleine des fleurs, rendait irrespirable l'atmosphère de la pièce.

Lorsque, une demi-heure plus tôt, Gaspard Ferrier avait franchi le seuil de ce bizarre sanctuaire, il avait reculé au contact de cette pièce saturée de senteurs lourdes. Le contraste d'avec l'air vif du dehors était par trop violent et,

du reste, il n'avait jamais pu s'habituer à cette ambiance de serre chaude dans laquelle se complaisait Fanny.

Il allait supplier cette dernière d'ouvrir une fenêtre, mais quand il la vit si gracieusement étendue sur le divan et qu'elle lui abandonna comme à regret une main molle et parfumée, il ne put que s'asseoir à ses pieds, plus esclave que jamais. « Si j'attends, pensait-il, je n'aurais plus le courage de parler ». Une nervosité le gagnait et il allait parler comme on se jette à l'eau, quand Fanny, d'un mouvement souple qui mit le chat en fuite, se leva et dit d'une voix câline :

— Vous allez faire le tour de mon installation que vous n'avez vue qu'ébauchée et je vous prévient que je ne vous ferai grâce d'aucun détail.

Pendant un quart d'heure, Fanny fit évoluer Gaspard dans l'immense pièce, prenant un intense plaisir à l'impatience de ce dernier, dont elle devinait aisément l'origine. Elle s'attardait devant chaque bibelot dont elle vantait la valeur et surtout le prix. Gaspard bouillait et ne tenait plus en place et elle s'en délectait et faisait durer le supplice.

Soudain, elle en eut assez, s'étendit à nouveau sur le divan et alluma une cigarette, résignée à subir la déclaration imminente.

Le jeune homme alors se lança et tout d'une haleine, de peur d'une interruption, il parla avec une touchante maladresse qui aurait eu son prix pour une femme sensible. Aux yeux de Fanny, son discours fut simplement ridicule. Elle faillit pouffer en l'entendant dire que, sûr de l'avenir à présent, il entendait subvenir lui-même à l'entretien de sa femme et qu'elle pourrait se passer désormais des subsides paternels.

« Rigolo ! », songeait-elle tout en calculant qu'elle dépenserait facilement en un mois le gain annuel de l'architecte.

Gaspard allait toujours et elle commençait à s'ennuyer ferme. La croyant tout oreilles, le pauvre garçon tira timidement de sa poche un rouleau de papier qu'il déploya. C'était un plan.

— Fanny... si vous voulez... ce serait notre home à tous deux.

Son crayon désignait le tracé d'une maison aux lignes modernes, l'ordonnance des aîtres, les dimensions des pièces. Vaguement, entre ses cils mi-clos, la femme regardait ce grand garçon qui lui semblait incroyablement puéril. Que s'imaginait ce petit architecte ?... Elle, qui hier encore, avait vu à ses pieds un prince exilé par la guerre... Et il y avait, quelque part dans un palace, un monarque chassé de son royaume qui l'avait remarquée... « Etre reine... voilà ce qu'il me faut... facile avec ma beauté et ma galette ! » Car Fanny ne se faisait pas d'illusions. Elle était du reste fort peu romanesque, cette petite parvenue.

— Et là, Fanny... en plein midi... une pièce claire, pleine de soleil, de cris de joie et de désordre fou... vous voyez ça d'ici !...

— Voir quoi ? dit Fanny, étouffant un bâillement.

— J'en vois au moins trois, bruyants, insupportables et pleins de santé !...

Il rit, détendu soudain... les gosses, c'était son faible, il les adorait... Et tout à coup, un rire résonna au sien, un rire de gorge, rauque, presque convulsif. Fanny avait perdu tout contrôle sur elle-même et se laissait aller à une hilarité qui la secouait toute, dans sa gangue de soie verdâtre. On eût dit l'ondulation d'un serpent.

C'était un rire plus insultant qu'un soufflet, plus cinglant qu'une cravache... un rire débordant de pitié méprisante... et aussi un rire bête, suintant de vulgarité...

Gaspard avait violemment relevé la tête et il regardait fixement cette inconnue qui se trémoussait. A la seconde même, avec une clarté absolue, il eut la brutale révélation de ce qu'était en réalité cette femme dont quelques secondes

auparavant encore, il voulait faire la compagne de sa vie.

Tout s'écroulait... dans sa poitrine quelque chose brûlait intolérablement.

Il se leva comme un automate, roula machinalement son plan et se dirigea vers la porte, sans un mot, sans un regard pour celle qui, pendant plus d'une année, avait été son unique pensée.

— Il reviendra, n'est-ce pas, Sultan ?...

Le chat attacha sur sa maîtresse l'éclat phosphorescent de ses prunelles énigmatiques.

— Ils reviennent toujours... tu le sais bien.

L'animal plissa ses yeux d'or, profondément indifférent.

Le vent souffle en rafales puissantes et jette des paquets de pluie sur les petits carreaux embués de l'auberge. A l'intérieur, un feu pétille dans lâtre. Dehors, le brouillard règne en maître et traîne sur les sentiers détrempés de longues écharpes qui s'effilochent sous la tempête.

Les monts ont disparu dans une impénétrable grisaille.

Un homme monte lentement le long de la pente tortueuse et raide. Il halète, éreinté et un moment s'arrête pour reprendre haleine. Il a la tête nue et semble prendre plaisir à laisser la pluie ruisseler sur son visage.

Dans la grande salle de l'auberge, Mme Bouvet remet une grosse bûche sur le feu qui menace de s'éteindre. Son mari et le guide Schnetz la regardent faire et se chauffent complaisamment.

— Tu peux y aller, la vieille, on a des réserves avec tout ce qu'on a coupé cet été, hein Schnetz ?...

Schnetz grogne un acquiescement entre deux bouffées de sa pipe.

— Espèce de Bernois, marmonne Bouvet, mais en même temps il lui envoie une bourrade amicale.

C'est vrai, le guide est de Berne, mais quand il prit pour femme une Valaisanne, il la suivit dans son village, en bas, au pied du col. Il savait bien pourquoi. Il avait deux passions : sa compagne et la montagne. On aurait pu chercher longtemps avant de découvrir un grimpeur qui lui serait seulement arrivé à la cheville.

Peu à peu, il a acquis une renommée parmi les étrangers qui foisonnaient dans la région et voulaient tous entreprendre de périlleuses ascensions. Il leur devint indispensable, par sa profonde connaissance de la montagne et ce calme absolu qu'il gardait en toute circonstance. Son excessive prudence agaçaient les novices, mais était fort goûtée des alpinistes avertis.

Un jour, une Américaine richissime et lunatique le prit comme guide pour « faire » le Pic du Soleil par la paroi nord où les périls abondent. Schnetz ne fut pas long à s'apercevoir que l'extravagante personne n'avait pas la moindre notion de ce que représentait une ascension de ce genre. Sans autre, il lui déclara qu'il n'irait pas plus avant et elle avait à rebrousser chemin. Elle lui répondit que jamais de sa vie elle n'avait interrompu une entreprise quelle qu'elle fût et qu'elle poursuivrait seule sa route.

Trop scrupuleux pour laisser sa cliente s'exposer à une mort certaine, le guide, furieux, continua la grimpe, certain des conséquences d'une pareille folie. Ce ne fut pas long. A un passage particulièrement difficile, la Yankee déjà fourbue, perdit pied et faillit entraîner avec elle son compagnon. Ce dernier ne dut la vie qu'à la prodigieuse adresse avec laquelle il enroula sa corde autour d'une aspérité du roc, rapide comme l'éclair. Après quoi, il se mit en devoir de remorquer son excentrique cliente qui gigotait comme un pantin au-dessus du vide en poussant des cris d'orfraie !...

Le surlendemain, la rescapée, remise de ses émotions, vint trouver son sauveur et lui remit un chèque de mille dollars.

Schnetz y jeta un coup d'œil rapide, fronça les sourcils et appela sa jeune femme qui arriva bien vite, toute rose de

Un roman nord-africain !

L'Afrique du Nord est plus actuelle que jamais. On lira donc avec un intérêt tout particulier le palpitant roman inédit dont nous commencerons la publication dans « L'ILLUSTRÉ » du 24 juin :



PAR EDOUARD DE KEYSER

Ce récit se déroule peu avant la guerre, à Paris tout d'abord, dans un monde très fermé, puis dans ce Maroc français que les Lyautey et les Noguès ont appelé à un essor prodigieux. Entre Paris et la brûlante terre l'Afrique, changement de décor total, surtout moralement. C'est là que Danielle, l'orgueilleuse Parisienne, découvre enfin les beautés de la vie active. Quant à l'amour... Mais n'en disons pas plus : ce serait déflorer votre plaisir, aimables lecteurs et lectrices ! Lisez plutôt notre nouveau roman dès jeudi prochain ! Il vous plaira à coup sûr. La Rédaction.



Les Parfums
du Chevalier
D'ORSAY

DUO
★
DANDY
★
MILORD
★
TROPHÉE
★
BELLE DE JOUR

parachèvent la féminité...

M^l D'Orsay
PARIS

SUCCURSALE POUR LA SUISSE : RUE DES PÊCHERIES 10, GENÈVE

s'être dépêchée. Schnetz la prit par les épaules, la tint devant lui et dit à l'Américaine dérouter : « Pas besoin de votre argent... suis assez riche comme ça... et bientôt... » La jeune femme avait eu un petit rire doux de contentement. « Oui... bientôt... ils seraient plus riches encore. »

La millionnaire restait là, à les regarder bêtement, son chèque inutile à la main. Ce couple lui semblait appartenir à un autre âge...

Quelque chose en elle supplantait un bref instant le culte du veau d'or ! Sans un mot, elle se détourna et sortit. Sur le seuil, elle déchira pensivement le chèque qu'on lui avait refusé pour la première fois de sa vie !...

Peu de temps après, Schnetz perdit d'un seul coup tout ce qui, pour lui, dans son âme simple et contemplative, représentait la joie de vivre.

Il vit mettre en terre, par un radieux jour de printemps, deux cercueils : l'un pas bien grand et l'autre minuscule...

On les mit côte à côte dans le trou profond.

Dans le petit cimetière en pente, les oiseaux chantaient à tue-tête la splendeur du renouveau !...

Le guide n'a pas quitté le petit village où dort pour jamais son court bonheur; mais il n'y passe que les mois d'hiver. Dès la belle saison, il monte à l'auberge du col de B... chez ses amis les Bouvet et y exerce son métier jusqu'au dernier beau jour.

La rude caresse du vent des cimes, âpre et douce tout à la fois, avait seule su apaiser dans le cœur de Schnetz la peine torturante, déversant sur la blessure, au cours des années, sa bienfaisante haleine.

— Comment, c'est vous, monsieur Ferrier ? On n'espérait point vous revoir cette année... »

— C'est moi... oui...

Gaspard se débarrasse lentement. Il enlève sa veste luisante de pluie que Mme Bouvet met tout de suite sécher devant le feu. Lourdemment, il se laisse tomber sur un siège, après avoir serré les mains en silence.

Schnetz l'observe de son petit œil perçant de montagnard. L'architecte le sent et en est gêné. Il se hâte de parler.

— Comment va, Schnetz ?... N'ai pas pu venir avant, très occupé. Dites-donc ?... Si le temps se remet, je veux faire la paroi nord par la « ruelle ». Je sais, je sais... il me faut d'abord beaucoup d'entraînement et cette année je n'ai pas bougé. Je connais vos exigences.

Il tentait un sourire forcé. Pourtant cela lui faisait du bien de voir le compagnon de tant de belles ascensions.

Un silence. Le guide fume songeusement. Gaspard allume nerveusement une cigarette.

— Monsieur Gaspard, dit Schnetz enfin... nous avons jusqu'au quinze pour cette grimpe, et, si un peu de chaleur revient, jusqu'au vingt. Après, rien à faire, vous le savez, à cause des tempêtes de neige. Il vous faudra un entraînement serré... je risque rien sans ça, compris ?

— Tout ce que vous voulez, mon vieux, on va se démener ferme, hein ? Pourvu que le temps se remette. »

— Lentement surtout, dit le père Bouvet, sinon tout est à recommencer. On risque alors d'en avoir pour longtemps, et ce ne serait pas rigolo pour vous, tout seul là-haut, dans votre mazot !... A propos, vous n'aurez du lait frais que jusqu'au quinze, Gex redescend les vaches à cette date.

— Ne vous en faites pas pour moi, j'ai une grosse réserve de boîtes.

— Ouais, dit la mère Bouvet en déposant devant le jeune homme un énorme bol de chocolat fumant. Et quand vous aurez l'estomac plein de ces horreurs, vous aurez comme y disent le « scorbut » comme ceussent par rapport avec le pôle nord !...

C'était la marotte de la brave Valaisanne. Elle détestait les conserves et avait réussi à planter là-haut un superbe potager dont elle n'était pas peu fière.

Les traits crispés de Gaspard se détendaient. Il souriait à la bonne femme pendant qu'elle fourrait dans son sac tout ce qu'elle pouvait trouver de frais.

Puis, soudain, une hâte d'être là-haut, seul avec ses pensées, reprit le jeune homme. Il repartit dans la pluie et le vent, courbé sous le poids de ses provisions.

Le mazot cuisait au soleil, tout ragaillardi, et il semblait sourire de contentement de toutes ses petites fenêtres ouvertes aux rayons brûlants. Dans l'herbe doucement caressée par le vent, Gaspard se laissait rôtir avec complaisance. La chaleur bienfaisante pénétrait dans tous ses pores et pour la première fois, depuis son arrivée, une détente salutaire l'apaisait. Il restait immobile, les yeux fermés, reconnaissant infiniment de ne plus sentir tourner dans son cerveau éreinté, le tourbillon incessant des pensées !...

Ah !... ces jours interminables ! Il ne pourrait les oublier de longtemps. Lui, toujours si heureux, comme soulevé par une joie d'enfant, les autres années, quand il revenait ici, il avait dû, cette fois-ci, lutter constamment contre la tentation de s'en retourner à la ville.

Ce qu'il ressentait, il ne le comprenait pas. Ce n'était pas du chagrin... non... quelque

BIZARI

Si tout allait normalement, ici-bas, je me demande ce que nous ferions. La vie serait monotone et les journaux en seraient réduits à multiplier les feuilletons et ces fameuses recettes de cuisine inventées par des hommes qui ne peuvent réussir une omelette sans bouleverser toute l'armoire aux provisions. Nous avons fort heureusement, pour nous distraire, les petits divertissements de l'économie dirigée et vous aurez remarqué avec moi que de temps en temps, ces messieurs de Berne valident des coupons blancs qui sont régulièrement, gris ou bleus. Alors, les ménagères, qui doivent avoir des lettres pour s'y retrouver, apprennent par cœur que si le coupon K donne droit à des fromages en boîtes, le coupon C donne droit à des fromages en meules ou en pains. Tout l'alphabet va y passer et je vois venir la circulaire 2935 bis qui nous dise qu'on peut obtenir des z'haricots avec le coupon Z, des p'tunias avec le coupon P et de l'air comprimé avec des H aspirés.

Mais cela n'est rien. On s'y habitue. C'est comme pour les impôts. On ne sait plus qu'inventer. C'est pourquoi on imagine cet « impôt des fraudeurs » qui contribuera à porter au loin notre réputation d'honnêtes gens. Nous nous présenterons au guichet :

— Monsieur désire ?
— Je suis fraudeur.

— Bien. C'est 15 % de rabais. Mais allez et ne péchez plus, même à l'articot.

Il faut croire que tous les contribuables ont appris à l'école à faire des « retenues ». L'arithmétique serait donc la cause de cette fâcheuse propension à retenir. L'impôt des fraudeurs ira rejoindre; dans la caisse fédérale, ce que maman Helvétia prélève sur le jeu. On riait jadis de Vespasien qui, en matière d'argent, aimait les liquidités. La tromperie fiscale ne sera plus répréhensible dès l'instant qu'elle alimentera les finances fédérales.

Tous les trucs sont bons, à condition d'être légitimes. J'ai connu un type qui, vers les dix heures, allait au marché et, s'arrêtant à tous les bancs de marchands de fromages, goûtait

chose de pire... Une agitation effrayante était entrée en lui et il n'avait pu rester en place un seul instant.

Les premiers jours, il s'était cloîtré dans l'unique pièce, marchant de long en large sans relâche, fumant pipe sur pipe dans un incessant et épuisant besoin de mouvement. Ou bien il s'affairait à des rangements et des nettoyages minutieux pour tâcher de retrouver cet équilibre si sûr qui lui faisait défaut pour la première fois.

Au dehors, la pluie fouettait les vitres, le vent déchiquetait des traînées d'ouates épaisses qui se collaient aux flancs du petit chalet.

La nuit, les yeux grands ouverts, il écoutait les hullements de l'ouragan qui attaquait de sa sinistre poigne les parois de bois.

A son tour, le jeune homme connut l'angoisse de la solitude en haute montagne. Jusqu'alors, il avait ignoré ces affres qui étreignent tous ceux qui sont pliés au rythme bruyant des villes.

Pendant ces terribles heures nocturnes, le malheureux poursuivait vainement le sommeil qui le fuyait et, quittant son lit étroit, il reprenait son fébrile va-et-vient dans un nuage de fumée...

Revoir Fanny ?... Non... il ne l'aurait pas voulu... pas pu... mais une envie incessante le torturait... un besoin de se retremper dans

l'agitation de la ville... d'avoir du bruit autour de soi. Ah !... s'il avait pu partir au service... trimer toute la journée... faire les corvées qui vous flanquent cette bonne fatigue qui endort la pensée. Et la camaraderie qui détend... les bons copains qui devinent bien un peu et qui vous font rire tant qu'ils peuvent !... Mais voilà... il venait d'en faire il n'y avait pas longtemps et alors, ce qu'il avait pu pester de devoir quitter son travail et surtout Fanny !...

De son amour, qu'il avait cru si profond, si vrai, il ne lui restait que l'écho insultant d'un rire qui traversait la plainte du vent dans les ténèbres de la nuit alpestre !...

Et puis le beau temps était revenu... Gaspard avait alors recherché l'extrême fatigue corporelle pour retrouver le sommeil et il s'était mis ardemment à l'entraînement sous la patiente direction de Schnetz. Journallement, avec une sûre méthode, il se soumettait à la

qu'aux ascensionnistes possédant déjà une certaine expérience. Le sol ardoiseux se dérobait sous les pas et il fallait y adapter soigneusement sa marche, pour ne pas s'y éreinter dès le début.

Les deux hommes avançaient avec une lenteur calculée. A mesure qu'ils progressaient, le jour se levait, chassant petit à petit du creux des rochers les fantômes de la nuit. Une heure s'écoula, puis une autre encore.

Silencieusement et tenacement, les hommes prenaient possession du pic altier, dont le sommet encore nimbé de brume, semblait inaccessible. Tout à coup, comme touchés tour à tour par un doigt magique, les sommets se nimbent de rose. Bientôt, le cirque des montagnes s'embrace tout entier, flambe comme un gigantesque cratère en fusion, dans la gloire de cette aube de septembre ! ! !...

D'un commun accord, les grimpeurs se sont arrêtés, étreints une fois de plus par la profonde majesté de cette minute unique en haute montagne : le lever du soleil !... Bien haut, au-dessus d'eux, le pic se défait lentement des voiles qui cachent sa fière beauté et, chaste-ment, il retarde l'instant suprême où il se livrera tout entier à l'astre triomphant qu'il semble défier de sa silhouette colossale !...

Gaspard laissa couler en lui l'apaisement presque religieux de cette minute.

Quand il se remit en route, une force nouvelle le possédait !

La nuit tombait quand les deux hommes arrivèrent en vue de la cabane du Solitaire. Gaspard poussa un soupir de soulagement lorsqu'il aperçut l'humble refuge. Il était tout simplement fourbu. La descente lui avait brisé les jambes et il les sentaient trembler sous lui « comme celles d'un novice », grommelait-il en lui-même.

La montée s'était bien passée, malgré une varappe intensive. L'architecte pourtant avait dû faire appel à toutes ses ressources pour arriver, d'une façon décente à bout de la terrible ruelle. C'était une cheminée qui atteignait trente mètres. Il fallait s'y hisser par petites secousses, arc-bouté du dos et des pieds aux parois bien pauvres en aspérités. Il fallait, pour en triompher, une expérience solide, et la ruelle avait déjà servi de tombeau à maint téméraire débutant.

Ce fut avec une admiration sans mélange que Gaspard avait suivi les évolutions de Schnetz qui se hissait avec une magistrale aisance jusqu'à l'orifice de la dangereuse cheminée, sans autre soutien que son habileté qui tenait du prodige.

Pour Gaspard, qui jouissait du soutien de la corde, que le guide ne lui ménageait pas, la prouesse était bien facilitée. Pourtant, en sortant de là, le jeune homme était en nage, et il avait eu recours à une gorgée d'alcool pour pouvoir reprendre la montée.

Une légère spirale de fumée se tordait dans le vent au-dessus de la cabane. Gaspard eut un geste de contrariété; il avait tellement espéré qu'à cette époque de l'année le refuge serait désert. « Jamais je n'ai été aussi fatigué ! » songeait-il avec humeur. Il oubliait que les tourments des derniers jours avaient diminué son habituelle vitalité.

Schnetz s'était arrêté et regardait pensivement s'éparpiller la colonne de fumée.

— Si ceux-là croient qu'ils auront beau temps demain, ils se trompent. Tous deux levèrent la tête vers les sommets sur lesquels de légères écharpes grisâtres s'étiraient.

Avant d'ouvrir la porte de la cabane, le guide tendit brusquement la main à son compagnon : « C'était très bien, monsieur Gaspard... malgré tout !... » Et il entra sans se soucier de ce que l'architecte pourrait déduire de ce « malgré tout ».

Gaspard sourit tout à coup. Il était content de l'éloge. Depuis longtemps il savait que Schnetz le taciturne l'avait compris.

Etendu dans l'herbe, Gaspard évoque cette bizarre soirée de la veille, dans la petite pièce noircie par l'âge où un feu de bûches éclairait deux visages nouveaux et captivants. Il revoit la scène intense qui s'est déroulée là-haut et ne s'aperçoit pas que le soleil perd de sa chaleur et que d'épais nuages s'accroissent à l'horizon.

(A suivre)

ERIES

à toutes les pièces de Gruyère, mais n'en trouvait point à son goût. Sa promenade terminée, il allait boire un verre. Il y a des gens, me disait un directeur de grand magasin, qui ne vont aux W. C. que pour y voler le rouleau de papier crépé. Tous les goûts, tous les besoins sont dans la nature. Le spectacle des gens n'est peut-être pas divertissant, mais il est instructif. Je ne parle pas de ce qui se passe dans le monde et qui est follement stupide. On crève des barrages, on coule des navires, on détruit du matériel, on démolit des maisons, des églises, on tue pour nous assurer mille ans de paix heureuse.

Et avec ça ? Eh ! bien, on s'efforce en même temps d'alléger les souffrances qu'on crée, on envoie de la nourriture à des gens qu'on affame. Bizarre, je vous dis, bizarre ! Et on aime ça. Rien ne nous plaît tant que le renversement des valeurs.

A propos de renversement, j'ai pu assister l'autre jour à la démolition de deux grandes cheminées d'une tuilerie près de Genève. Une foule énorme attendait cet étrange spectacle de deux cheminées qui, soudain, se mirent à pencher et en quelques secondes, après une chute impressionnante qui fit trembler le sol, ne furent plus qu'un tas de briques roses sans utilité.

Tout le monde s'en fut avec le sourire et un air visiblement satisfait. Un loustic cria : — Bis !

Il y a bien quelque chose de détraqué dans l'esprit humain. Il nous faut du bizarre, des choses déséquilibrées, des détraquements inattendus, des actes inusités.

Or, j'attends beaucoup de l'impôt des fraudeurs, non pas comme rendement financier, mais comme facteur de redressement moral, et je propose humblement que les futures feuilles de déclaration portent, en grosses lettres d'or, cette affirmation de principe : « Pêché avoué est à moitié pardonné ».

Je remplirai donc ma formule de déclaration en utilisant de l'encre sympathique et une plume de dindon. Jean VALERE.

lente discipline que réclame l'alpinisme à ses fervents.

Comme il l'avait prévu, ce fut pour lui un bienfait. Le beau était venu et le guide avait dit : « Ce sera pour après demain, monsieur Gaspard. » Cette nuit-là, le jeune homme dormit d'un sommeil profond, réparateur. Le lendemain soir, Schnetz arriva au « Mazot », soupait avec lui. Après quoi, il avait vérifié l'équipement avec sa minutie habituelle. A huit heures, il envoyait se coucher l'architecte et s'étendait lui-même sur un petit divan beaucoup trop court pour ses longues jambes.

Le « Mazot » se trouvait placé non loin du chemin le plus court conduisant à la fameuse paroi nord. La nuit était encore noire, lorsque les deux hommes se mirent en route. Il y avait une dizaine d'heures jusqu'au sommet y compris les haltes indispensables. A cette époque de l'année, ils ne pouvaient espérer rentrer encore de jour, d'autant plus que la descente était délicate et pénible. Ils décidèrent en conséquence de coucher à la cabane du Solitaire, ancienne hutte d'ermite, disait-on, aménagée tant bien que mal par le club alpin.

D'abord, la montée se révéla difficile et pleine d'embûches. Gaspard, malgré son entraînement, s'en ressentit.

La base de la paroi nord, par sa nature essentiellement schisteuse, n'était accessible

Quand **LL** arrive

quelle femme ne tient donc pas à être charmante et gracieuse ?
Mais avant toute chose :
une belle chevelure triomphe !



Pour être bien coiffée, soignez vos cheveux au shampoing Tête-Noire. Lui seul donne à la chevelure un beau brillant naturel et éclatant, qui confère à vos boucles et à vos ondulations la forme et la vie. Votre coiffeur également lave volontiers, sur désir, avec Tête-Noire

Doetsch, Grether & Cie. SA... Bâle
Dépt. cosmétique

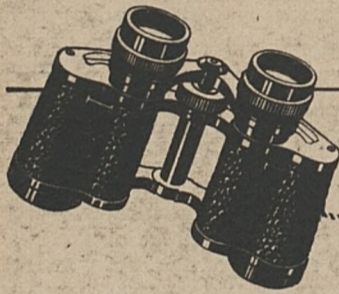


TÊTE-NOIRE Shamposan Shampoo
Produit suisse sans savon ni alcali à base de Shamposol, le produit suisse de qualité

Les spectateurs enthousiastes

d'exhibitions sportives tiennent à pouvoir suivre les différentes compétitions jusque dans leurs moindres détails. Mais la finale a souvent lieu loin de la place où se trouve le spectateur. Une jumelle Zeiss s'impose alors. Elle permet d'embrasser d'un seul coup d'oeil l'ensemble du Palais des Sports et met à portée de la vue tout ce qui se passe au loin.

Ayez donc toujours une jumelle Zeiss avec vous lors de vos visites aux Palais des Sports.



Jumelle ZEISS

L'appareil indispensable aux réunions sportives.

En vente chez tout les opticiens. Imprimés à titre gracieux.

CARL ZEISS JENA

Agent Général pour la Suisse: Ganz & Co., Zurich, Bahnhofstrasse 40

TOUT OU RIEN

— Mademoiselle désire ?

La jeune fille qui s'était éloignée un instant du comptoir en attendant son tour d'être servie, se retourna brusquement au son de cette voix. Devant elle se tenait un grand garçon, mince et brun. Légèrement incliné, il fixait le visage mat aux yeux de fleur champêtre et la bouche dessinée savamment sur des dents éblouissantes.

— Voilà, Monsieur, je voudrais du papier genre parchemin... c'est pour faire un abat-jour... il m'en faudrait, voyons... et elle cherchait dans son petit carnet, les dimensions exactes tandis qu'on soupçon de rougeur transparaissait sous la peau tendre des joues... Le jeune homme apporta plusieurs rouleaux sur la table... ses doigts fins soulignaient le grain du papier... le déplaient ou le lissaient tour à tour avec la consciencieuse patience du vendeur accompli... cependant qu'Irène réfléchissait.

— L'avait-il reconnue ? pas un muscle de son étonnant visage n'avait bougé... et ses yeux noirs... ses yeux brûlants de corsaire, disait-elle autrefois, n'avaient pas cillé...

Devrait-elle lui faire comprendre qu'elle savait qu'il était inutile de feindre ? Non, elle était trop fière après tout... elle le regarderait bien en face, cet ancien amoureux disparu brusquement de sa vie, un jour... sans raison... et qui ressuscitait là, dans ce magasin, d'une manière si imprévue... sous la tenue d'un subalterne... d'un employé... Lui qui avait été le plus chic élève des Beaux-Arts, lui qui avait tous les prix et les suffrages féminins et ouvert devant lui, net, merveilleux, un si bel avenir !...

Tout d'un coup, elle eut une inspiration... choisit le parchemin le plus craquelé et demanda d'une voix sereine s'il serait possible de lui livrer cet achat.

— Je regrette, Mademoiselle, mais nous avons dû supprimer notre garçon de course...

— Mais, ne pourriez-vous pas vous-même... — hasarda Irène, le menton haut, l'air d'une reine frustrée... je n'habite pas loin... et j'aurais aimé l'avoir dès ce soir... je ne puis pourtant pas me promener dans la ville avec cet énorme rouleau ?...

Le premier, Gérard se ressaisit.

— Bien, Mademoiselle, je vous porterai ce soir ce papier. Vous voudrez bien considérer ceci comme un service personnel.

La jeune fille enfila son gant et se détourna.

— C'est entendu, Monsieur. A ce soir.

— Mais à quelle adresse, Mademoiselle, s'il vous plaît ? Comment osait-il lui demander cela ? lui qui avait été invité tant de fois et avait dansé il n'y avait pas un an... au dernier réveillon donné par ses parents à elle, Irène. Elle dit tout à coup comme sortant d'un songe :

— C'est vrai, excusez-moi, je préfère que vous m'apportiez ce rouleau à mon atelier privé... Rue Enning... 3... Merci, et, légère, elle s'envola.

Oui, elle s'envola, ce fut l'impression que Gérard ressentit après son départ... Elle avait une grâce ailée, les mêmes jambes adorables, et ces cheveux couleur de miel, au-dessus du regard de ce bleu de chicorée sauvage... Comme il l'avait admirée et aimée... La fatalité l'avait obligé à un renoncement que son cœur ne partageait pas.

Pouvait-il prévoir, lui, fils d'architecte en vue, promis à une belle carrière, que tout serait brisé en si peu de temps, amour, situation, fierté ?

Son père, mort subitement, ne laissant que des dettes... et cet imprudent Maurice, son frère, compliquant par une indélicatesse une situation si précaire...

Sa mère, écrasée de chagrin... et le devoir, l'horrible sacrifice de quitter ses études et de travailler n'importe où... pour tenir... pour payer les dettes... pour oublier...

Oublier ? Non... se faire oublier... On ne passe pas impunément de la lumière à l'obscurité...

Il y a toujours quelqu'un qui apprend les tares secrètes... Maurice, le préféré de sa mère... avait quitté la ville tandis que lui, Gérard, était rivé ici à son emploi.

— Tu pourras suivre des cours du soir, avait dit sa mère... Mais il avait refusé. Retrouver ses camarades d'hiver?... Voir le sourire dédaigneux d'Irène ou étonné... car il devinait que son amour n'aurait pas résisté à cet échec. Et il avait tout abandonné... se réservant des heures au long des dimanches pour partir chevalet au dos... avec le rucksack, là où l'atmosphère est pure... là où le ciel seul apporte la solution des pires erreurs... et la forêt, la chanson odorante consolatrice...

Il s'était caché de ses anciens amis... et voilà qu'Irène le dépitait ce soir... Comme elle allait rire avec les petits copains...

« Vous ne savez pas, Gérard, le Corsaire ? Pas parti au large... je l'ai déniché dans un magasin d'articles de dessins... Il va venir ce soir, le pauvre calicot, m'apporter mon rouleau de parchemin... Viens Médor... apporte ton toutou... »

Non...

Tiens... quelque chose l'attire vers le fond de la boutique... C'est comme un fluide léger... Ce n'est que le sourire de Simone, la petite dactylo secrétaire... qui le considère de loin, songeuse.

Gérard sait qu'elle l'aime sans grand espoir... mais s'il a apprécié cette amitié silencieuse et douce, il est resté obscurément attaché aux yeux de chicorée sauvage... il ne s'est pas senti encore tout à fait libre... tandis que ce soir... quelque chose est changé. Il y a eu cette rencontre d'Irène. Sa retenue savante... son indifférence voulue et cette humiliation qu'elle a cru lui infliger en demandant que lui-même livre ce rouleau.

Simone est châtaine et elle a un faux air de page déleuré... et elle est candide. Auprès d'elle la vie serait un repos... une certitude peut-être un peu fade ? Mais Irène aurait été un écueil... et Gérard a assez des mensonges et des illusions, il lui faut une bouffée d'air frais... il lui faut un sourire sans fard et la confiance totale... Tout ou rien...

Simone, mon petit, me rendriez-vous un service ? Douze, Gérard, si vous voulez... Je ne détaille pas. Je suis magnanime ce soir...

— Parfait... alors, voilà... je crois que je vais abuser. Deux, est-ce trop vous demander ?

Elle rit... et Gérard voit que sa bouche est modelée pour le baiser...

— Simone... pourriez-vous faire à un saut à six heures Rue Enning... 3... Il faudrait porter un rouleau de parchemin à cette adresse... Je croyais pouvoir aller moi-même, mais au dernier moment... Comme il ment mal... Simone le scrute et accepte, elle ira en vitesse...

— Et vous savez, Simone, après, il y aura une récompense, je vous attendrai si vous voulez au Central et nous irons ensemble au Cinéma... voir ce film qui vous attire.

— Entendu, mais je n'avais pas besoin de récompense.

Quand elle entre au café, Gérard admire sa mine rose excitée... fouettée par l'air froid nocturne. Il lui fait place sur la banquette. Ses yeux bruns striés de vert, se lèvent sur le jeune homme qui se sent troublé.

— Ça a bien marché ?

— Très bien... Figurez-vous, Gérard, que lorsque j'ai sonné, j'ai entendu à travers la porte qu'on... jouait du piano et qu'on chantait, des rires... c'est une ravissante jeune fille qui m'a ouvert. En me voyant, elle a eu comme un recul... et c'est tout juste si elle ne m'a pas arraché le paquet des mains... Vous comprenez... Oui, il comprend, il sait que tout est fini. Il a sacrifié tout à ce sor ogueil, il croyait n'avoir plus rien ! et voilà que « tout » vraiment commence... et c'est d'une voix nuancée de tendresse qu'il s'entend répondre à Simone, tout bas :

— Oui, je comprends. Mais qu'est-ce que cela peut nous faire à nous deux, chérie... ce soir ?... Odette BURKHALTER.

Calendographe
INDIQUE L'HEURE
ET LA DATE

Modèle Homme Fr. 133.
Imperméable Fr. 156.
Modèle Dame Fr. 126.

Chronographe
Compteur 60 minutes Fr. 195.
Imperméable Fr. 226.
Compteurs 60 min. et 12 hrs Fr. 211.
Imperméable Fr. 242.

165 PREMIERS PRIX

MOVADO

CRÉATEUR DE MODÈLES DEPUIS 1885



*Pour le liège
Woly-liège*

**Détache
rend le liège
plus résistant
et conserve sa
teinte naturelle**



Un bébé bien nourri!

Dès les premières semaines le tout petit tire un plus grand profit de ses biberons s'ils sont complétés avec une décoction farineuse, que l'on obtient facilement et rapidement grâce à la **Farine Nestlé sans Lait**. Mélange exactement dosé de 5 céréales avec leurs phosphates et la vitamine B₁, la **Farine Nestlé sans Lait** facilite la digestion et favorise la croissance de votre bébé.

Dès le 6^e mois, l'enfant a besoin, chaque jour, d'une bouillie lactée que l'on donne à la cuillère. La **Farine Lactée Nestlé** riche en vitamines A, B₁ et D, ainsi qu'en sels minéraux, convient particulièrement à la préparation rapide de cette bouillie lactée.



NESTLÉ

KNOCK OUT..



**La constipation
votre ennemie**
cause de nombreux maux.
Ne la négligez pas !!!

Assurez vos fonctions digestives
et intestinales. Prenez...
1 GRAIN de VALS
AU REPAS DU SOIR (Résultat demain matin)

*Bonne Cure =
Joie-Santé*

Bex Hôtel des Salines
Rhumatismes, polyarthrite, névrite et phlébite,
maladies des femmes et cardiaques, tension
artérielle élevée.

Disentis-les-Bains Ct. des Grisons 1200 m. s. m.
«DISENTISERHOF» 100 lits
Source radio-active la plus forte de la Suisse.
Excellentes cures, belles vacances, tout le confort. Téléphone 1.

**Rheinfelden Hôtel des Salines
3 Rois**
Bon contre le rhumatisme, la goutte, les maladies
de femme et les maladies de cœur.
A. Spiegelhalter.

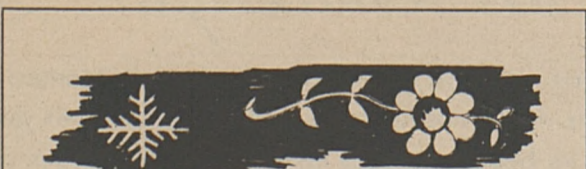
Pieds surmenés...

qui brûlent et picotent, qui sont fatigués, enflés et enflammés, transpirent excessivement ou sont tourmentés par des cors, durillons ou callosités, trouvent dans un bain de pieds de Saltrates Rodell un soulagement rapide. Ce bain laiteux et oxygéné pénètre profondément dans les pores de la peau, et active la circulation du sang. Les brûlures, les élançements et les enflures disparaissent. Les cors, durillons et callosités s'amollissent. Après le premier essai vous ne voudrez plus vous passer des Saltrates Rodell. Insistez pour avoir notre marque. Exigez les véritables


SALTRATES RODELL

En vente dans toutes pharmacies et drogueries
aux prix de Fr. 0,75, 1,80 et 2,70.


ÉCONOMIE : Utilisez les Saltrates Rodell pour votre toilette, vous économiserez votre savon.



Au printemps qui donne les fleurs,
Dans l'été lourd de leurs senteurs,
En automne aux chaudes couleurs,
Comme en hiver dans la fraîcheur,
Habillez-vous donc à toute heure
Des patrons Ringier en couleurs



AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE



BIBLIOTHÈQUE CIRCULANTE POUR ENFANTS ET ADULTES
GALERIES DU COMMERCE TÉLÉPHONE 3 75 00 LAUSANNE
CATALOGUE GRATUIT ET RENSEIGNEMENTS SANS ENGAGEMENT
ENVOIS POSTAUX

AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE

Rationnement...
*les soucis
de la cuisine!*

Helvétia
*la moutarde
qui met de bonne humeur*

Pour assaisonner la salade
Une salade fade, pauvre en huile, deviendra savoureuse et « corsée », tout en restant agréablement douce, si vous y ajoutez de la moutarde de table HELVETIA, qui se marie très bien avec la salade. Une bonne idée! Petites causes, grands effets.

Société Anonyme A. Sennhauser Zurich 4

Premiers Modèles d'Été



Un petit air romantique...

Un rien transformera vos robes de l'année dernière et leur donnera la note romantique qu'exige la mode nouvelle. Ce rien, c'est un petit gilet-fichu comme nous en avons vu beaucoup dans les dernières collections des couturiers parisiens. Pour le réaliser, employez 1 mètre de tissu en 80 cm de largeur: satin, taffetas, linon, piqué ou broderie de St-Gall. Taillez suivant schéma. Repliez la parementure. Faites des boutonnères sur le côté droit. Posez des boutons sur le côté gauche. Assemblez par la couture du dos, ajustez par la pince d'épaule. Posez la poche. Bordez soigneusement ou doublez si le tissu est trop léger.



Paquin



Balenciaga



Jean Patou

Couleurs claires, mélanges d'étoffes, unies et imprimées, coupe sobre mais raffinée, telles sont les robes d'été de Paris.

MARCEL ROCHAS. - Robe tailleur en crêpe imprimé noir et blanc. Bordure de ganses noires.

CHARLES MONTAIGNE. - Deux-pièces en rayonne quadrillée blanc, rose et bleu. Dos plat.

MAGGY ROUFF. - Robe de crêpe imprimé lavande et blanc. Le drapé du corsage forme un fichu.

MARCEL ROCHAS. - Robe en crêpe enroulée sur le côté. Cravate et ceinture à pois.

HEIM. - Cette robe forme devant un gilet souligné de piqué blanc. Manches trois quarts.

PAQUIN. - Élégante robe d'après-midi ornée d'incrustations en crêpe formant deux godets.

BALENCIAGA. - Tailleur de crêpe mat. Remarquez la forme très nouvelle de la veste.

JEAN PATOU. - Des lisérés de couleur soulignent l'empicement et les poches de cette robe.

SANDALES DE PARIS

Suppléer au manque de cuir et chausser avec élégance les Parisiennes est un problème qui s'avère délicat. Une fois de plus, les bottiers ont su utiliser les matières les plus diverses d'une façon à la fois pratique et charmante... Car le goût, à Paris, se joue de toutes les difficultés. C'est ainsi que l'on voit actuellement chez les grands bottiers des sandales légères — malgré leurs semelles légères — massives — gracieuses de forme, et de teintes plaisantes. Elles sont faites de paille, de crin, de rayonne, de tissus assortis parfois au cha- peau. Tout cela égayé de vives broderies et monté sur de hauts socles de liège, ou de bois contre-plaqué qui a le privilège d'une grande légèreté. Chez Pérugia, un soulier très estival : c'est une sandale en paille brodée de fleurs de raphia multicolores, montée sur une très petite bande de cuir vert pâle. Le socle est de liège. Une autre sandale très élégante de Pérugia est simplement de crin rouge vif, assez montante, sur un haut socle de liège. Casale montre un modèle de crin de rayonne bleu marine garni d'une large bande écossaise. Petite trépointe brodée. Semelle de bois contre-plaqué. Une belle sandale de Casale également, en crin rouge vif est ornée sur l'empeigne d'un point de broderie. Chez Gre- sy, on remarque une amusante sandale. Le socle est de bois laqué découpé. Le dessus en taffetas assorti au chapeau est fermé par un nœud.



PERUGIA



PERUGIA



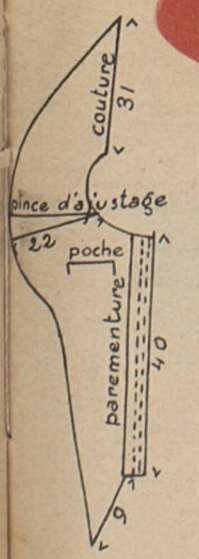
CASALE



CASALE



GRESY



VIEILLESSE HEUREUSE



Au soir de la vie, faut-il renoncer à être heureux? Non! Or, pour combattre maux de tête, migraine, névralgies, rhumatismes, goutte, maux de dents, sciatique, il existe un remède éprouvé.

C'est pourquoi le mot d'ordre des vieux doit être:

CHASSEZ LA DOULEUR
en prenant

Contre-douleurs



Tube de 12 comprimés
fr. 1.80

Toutes pharmacies

Dr Wild & Cie, Bâle



432

Demandez notre brochure illustrée gratuite
CHALET WINCKLER FRIBOURG

Vacances en Suisse orientale



Suisse du Nord-Est, doux pays semé de nappes et de cours d'eaux, où l'on rencontre le Rhin encore bondissant et la Limmat déjà paresseuse, où s'étalent le vaste Bodan, le lac de Zurich et celui de Wallenstadt, tu renfermes d'autres trésors encore que tes riches vergers. Entre tes étroites frontières, entre la chute du Rhin et les Grisons, le Liechtenstein et les monts glaronnais, tu offres au voyageur le fier Sântis et le mystérieux pays d'Appenzell, le Toggenbourg et la vallée rhénane, la plaine thurgovienne et les vallons zurichois. Mais que de villes aussi: Zurich, Winterthour, Schaffhouse, St. Gall, et que de bourgades, de châteaux! Toutes les beautés de la nature et l'oeuvre des hommes. Pour votre voyage en Suisse orientale et septentrionale, utilisez l'abonnement de vacances. Prospectus et renseignements sur les facilités de transport et les arrangements d'hôtel auprès des hôtels, des bureaux officiels de renseignements et agences de voyages.

Dents blanches - Pâte dentifrice Odol
La pâte dentifrice Odol rend les dents blanches, élimine le tartre et prévient la formation de bactéries. L'eau dentifrice Odol vous assure une haleine fraîche et pure.

LAVEY-LES-BAINS
Rhumatismes - Affections gynécologiques
Catarrhes des muqueuses - Artériosclérose
Troubles circulatoires - Phlébites

MAI-SEPTEMBRE Arrangements forfaitaires 21 jours
minimum Fr. 325.-

UNE VOCATION MANQUÉE...

Conte inédit d'Alexandre Koehler

Un soir de l'été dernier, surpris par une averse, je trouvai refuge sous un arbre, dans un jardin public, derrière un bosquet où j'entendis murmurer des voix. L'espace où j'étais était si exigu que force me resta, bien contre mes habitudes, d'écouter indiscrètement les confidences que voici :

« Moi, voyez-vous, je suis né, en somme, pour courir le monde ! Avoir des aventures, visiter les pôles ou hanter l'Equateur, arrêter et rançonner des caravanes, affronter le désert, chasser l'or, flairer les mines de diamant, vivre en corsaire sur les océans ou risquer ma vie sur les plus hautes et lointaines cimes du monde : Rouvenzori ou Kénia, voilà... mais il faut croire que là n'était pas mon destin puisque, tel que vous me voyez aujourd'hui, je dors encore avec un bonnet de coton, ne me sens sûr de moi qu'en pantoufles, et ne bois jamais d'eau glacée, rapport à cette terrible maladie que l'on nomme péritonite et qui, dit-on, amène la mort ! Pourtant, jusqu'il y a peu de temps encore, j'étais un homme parfaitement heureux !

« Je m'appelle Scipion-César-Alphonse Malicorne, mais mes familiers me désignent sous « Monsieur Alphonse », tout court... J'ai cinquante ans bien sonnés sur lesquels j'en ai passé trente au moins, en qualité de commis chez Latremont père et fils, commerce de bonneterie et flanelles en gros, Passage Courtemps 3bis. Cette année, j'ai été nommé premier commis, et cette élévation m'a réjoui autant presque que si j'avais lu mon nom dans l'Officiel, dans les promus à la Légion d'honneur ! C'est vous dire... Rapport au médecin qui m'a recommandé la campagne à cause de mon teint pâle et mon maintien un peu voûté, j'habite depuis longtemps déjà à la périphérie de ma grand-ville, dans une villa, une chambre à la pension « Daisy », 17, avenue des Quinconces. Mme Noul, ma maîtresse de pension, ne me nourrit pas trop mal, et... bon marché, surtout, ce qui est l'essentiel ; et j'ai chez moi, la vue sur le talus de chemin de fer, un entrepôt de démolition, un banc, dix mètres carrés de pelouses, un poirier du Japon et trois rosiers. Mes chefs sont contents de mon travail, mon passé est net, mon avenir assuré, je ne bois pas, je ne fume pas et je suis célibataire ! Mon linge de corps est toujours propre et bien repassé. Mes chaussures brillent, mes cravates sont de mode. Mon costume de

semaine, celui du dimanche et mon habit de soirée sont d'excellente coupe. Depuis tantôt deux ans, je porte une canne, des gants et un chapeau-melon, choses, paraît-il, indispensables dans ma situation sociale actuelle. En place de montre de poche je me suis acheté dernièrement avec une ravissante petite gourmette en or munie d'une plaquette portant mes initiales, un chronomètre-bracelet de marque suisse qui est un vrai bijou ! Que me faut-il de plus ? !... Rien, me direz-vous. Eh bien, mademoiselle, vous vous trompez ! Je l'ai cru moi-même aussi jusqu'il y a peu de temps encore. Hélas, quelle profonde erreur ! Evidemment, avant, je sortais rarement le soir. De sept en quatorze, je me laissais inviter par d'excellentes personnes. Comment pouvais-je répondre autrement que par un oui bien niais, respectueux et enchanté, à leur : « Vous viendrez bien dîner avec nous jeudi, n'est-ce pas, monsieur Alphonse ? » ou « Vous verra-t-on enfin à notre thé du samedi soir ? » N'étais-je pas récompensé outre mesure pour le petit bouquet de muguet, de violettes ou de roses, que j'apportais, ou pour les petits gâteaux enveloppés dans un papier glacé avec faveur bleu ciel ? Songez à l'accueil si chaud qui m'était réservé ! On parlait politique, vie locale, gastronomie. On me demandait conseil sur ceci, sur cela, on me trouvait de l'esprit. Quelqu'un même ne s'était-il pas exclamé une fois, en me voyant entrer : « Ah ! enfin... voilà notre philosophe ! Monsieur Alphonse va pouvoir éclairer notre lanterne !... » Enfin quoi, je sentais que j'arrivais en pleine discussion, et que l'on attendait le juge, l'encyclopédiste, l'augure... que sais-je ! Bref, je passais un peu pour savant ! Et la façon avec laquelle on m'avancait un fauteuil, et guettait mes jugements me touchait ! J'étais dans mon atmosphère, quoi, et je me sentais l'orgueil sauf et l'âme heureuse. De charmantes demoiselles... comme vous, mam'zelle Aimée, en venaient même à me faire des confidences ! Quant aux personnes d'âge, elles me témoignaient toutes un grand respect et une confiance pour ainsi dire aveugle. Je sentais vraiment que j'étais quelqu'un ! Oserais-je vous l'avouer... cela me flattait ! Une chose évidemment, une seule chose m'attristait aussi, sans doute. Je m'étais boursofflé d'orgueil au point de croire qu'avec mon pince-nez, ma petite calvitie, ma barbe blonde en pointe, ma

pochette et mon col cassé, je pouvais prétendre au rôle de Don Juan dans cette excellente société ! Mon visage avait beau sortir de chez le coiffeur, fleurir bon la lavande ou la fougère, et mes bras esquiver des mouvements de manchettes, aucun baiser de jeune fille ne risquait de se perdre jamais sur mes lèvres assoiffées... et je ne constituais hélas pas le moindre danger non plus d'amour pour les parents de toute cette adorable jeunesse. C'est bien pourquoi, je m'en apercevais avec les années, on me dévoilait tant de petits secrets de cœur ! J'avais déjà quelques cheveux gris et assez souvent le nez rouge à cause d'un vieux rhume (je vous ai déjà dit que je ne bois pas), alors ? Que pouvais-je attendre ? Sinon ceci que tout doucement je m'acheminais vers la mélancolie... vous comprenez ? Je me sentais parfois un peu seulet ! Oui...

« C'est alors que je me mis à hanter, assez furtivement d'abord, les salles de spectacle et de cinéma. C'est là que naquit en somme mon malheur !!! Toute question d'amour mise à part, il faut que je vous dise qu'avant déjà, je n'avais jamais beaucoup accordé de temps à la lecture, et, sitôt reposé sur ma table de nuit le quotidien que depuis vingt ans j'achetais chaque soir à la même marchande de journaux, je me tournais contre le mur et m'endormais, le cœur en paix, l'âme innocente et l'esprit léger. Mais voilà... de voir tout d'un coup, et si souvent : des proues de navires, des palmiers, des chameaux, des villes d'Asie, la grande mer, des lions, des ours, des éléphants et de banquises, et cela, présenté avec de la musique, finit tout simplement par me bouleverser le tempérament. Tout bel Alphonse que j'étais chez les dames Gillibert ou chez les Durand-Dupont, je commençai d'avoir la vague impression de m'être fourvoyé dans mon existence, d'avoir pris un chemin dans un tunnel au lieu de celui qui conduit aux splendides belvédères. Je devins morose, susceptible, taciturne. J'étais dorénavant un insatisfait ! Honteux de n'avoir su goûter à temps des beautés du monde où j'étais né, je tombai malade ! Il n'y avait pas, je crois, d'homme plus malheureux sur la terre que moi lorsque je sortais du cinéma. Il y avait peut-être de quoi ! Car, n'étais-je pas fait tout autant qu'un autre pour voir des palais, visiter la Grèce, Taormina, l'Ethiopie, le



Triple action Triple effet:

1. Fortifie la croissance de la chevelure
2. Lutte contre les pellicules et la chute des cheveux
3. Combat les parasites nuisibles du cheveu

Trilysin ou Trilysin avec graisse, la bouteille fr. 4.25, 6.75. Huile Trilysin, fr. 2.— la bouteille. W. Brändli & Co., Effingerstrasse 5, Berne

Spitzberg ou les Indes, porter un casque colonial, posséder un carnet de chèques, être photographié au milieu d'un groupe de nègres anthropophages ou devant la dépouille d'un tigre, aux côtés d'une divine maharanée ??? N'avais-je pas comme quiconque le droit de boire du vrai champagne, de louer au théâtre une loge d'avant-scène, de manger des huitres de Marennes, de baiser des marquises et des comtesses sur le dos de leur main ? Mon existence d'homme certainement, et j'insiste sur ce terme, au-dessus de la mêlée, se fût nourrie, toute comme une autre, de ces luxes et de ces aventures, car, parlons sérieusement, je suis tout de même premier commis chez Latremont père et fils, bonneterie et flanelles, ne l'oublions pas !... Et je vous prie, mademoiselle Aimée, de vous souvenir que je parle à M. Donatien Latremont père, comme je vous parle à vous... aussi simplement !... Enfin, ne revenons plus en arrière, mais... au bout de tout cela, savez-vous ce que je vois ? Une vie gâchée, voilà tout !

« Et maintenant, je ne vais plus nulle part, ni voir personne. Je refuse les invitations les plus aimables, et pour vous dire jusqu'où m'a mené ce dégoût de l'existence mondaine, de la vie heureuse que j'ai découverte si tard, eh bien, je vais, je vous le dis (mais que cela reste entre nous, n'est-ce pas ?) jusqu'à me permettre d'arriver en retard à présent à mon bureau ! Et cela, voyez-vous, dans notre profession, c'est grave, très grave, vous savez, presque un acte de trahison ! Alphonse, tu n'es qu'un raté, me dis-je depuis ce moment. Et lorsque personne ne me voit, j'en viens à me tirer la langue devant mon armoire à glace, dans ma chambre, comme pour me faire honte !

« Le soir, bien souvent aussi, je prends sur la machine

à coudre de la grande salle à manger (quand tous les pensionnaires sont partis) une boîte de jeux, et pendant que Mme Noul prépare pour nous deux une décoction de thé de verveine, je commence d'aligner sur la table les dominos. C'est ma façon à moi de montrer que le monde ne compte plus et que tout m'est devenu égal. D'ailleurs, je laisse régulièrement Mme Louisa Noul gagner la partie, et elle en est toute réjouie, la pauvre... Pourtant, quand je dis : pauvre, je sais qu'elle est plus heureuse que moi puisqu'elle est veuve d'un employé des chemins de fer de l'Etat qui la prenait bien des fois avec lui, en voyage. A mon gré, elle me le fait trop sentir ! Souvent, elle me dit, tout en jouant :

« Oui... je n'ai plus qu'un double trois à placer... et ça me fait penser, monsieur Alphonse, qu'un jour que nous étions à Locarno, au temps heureux de mon Alfred, il me disait... » Ou bien : « Je ne sais si vous êtes comme moi ? !... J'adore le point de vue que l'on a du Stanserhorn sur le lac des Quatre-Cantons. C'est unique ! Naturellement, ça ne vaut pas Saint-Moritz. Ah ! les Grisons ! Tenez... un certain samedi de juin, on redescendait d'Arosa avec mon pauvre Alfred, quand... »

« Vrai, elle me tapait sur les nerfs, à la longue, Mme Noul, avec son pauvre mari d'Alfred et ses mélancoliques réminiscences de voyage ! A la fin, n'y tenant plus, et sous le prétexte que j'avais la migraine, le plus souvent je lui souhaitais une bonne nuit et j'allais me coucher ! Une autre fois, je fus condamné à écouter une demoiselle de la pension jouer *Le lac de Côme*. Or, vous savez, si vous voulez me faire pleurer, vous n'avez qu'à me jouer ce morceau suave... on sait cela chez Mme Noul comme au bureau ! Oui, je suis

romantique, et en sus, particulièrement sensible à la musique classique, alors, vous pouvez vous faire une idée de ce que j'ai souffert ce soir-là. La nuit, j'en mordais mon oreiller !

J'ai revu depuis, à l'écran, un bout du lac, avec un coucher de soleil ; une brise imperceptible faisait s'alanguir derrière un clocher tessinois une palme photogénique et un rameau de mimosa ! Eh bien, tenez... j'en ai encore rêvé toute la semaine... Dire qu'un de mes oncles, Petrus Malicorne, vous savez, de l'ancienne maison Malicorne et Tancrède, verres de lampes et pétrole, conversant avec mon père, un jour, quand j'étais petit, avait déclaré tout de go : « Ce gamin-là a de la graine de poète et de grand voyageur ! Et mon oncle s'y connaissait, je vous prie de croire, en caractères de mon genre. Il savait Victor Hugo et Jules Verne quasiment par cœur... »

« Enfin, tant pis ! Il est écrit que j'en mourrai, quoi ! Trop de grandes choses couvaient en moi. Oui !... Ce qui est certain dans tous les cas, c'est que je mourrai dans la peau d'un commis de bureau. Tout le monde ne peut évidemment pas s'appeler Marco Polo, Stanley, Savorgnan de Brazza, Kipling, Scott ou Admunsen. Je me nomme Scipion-César-Alphonse Malicorne, moi, et mon aventure aura été de vivre cinquante ans dans un milieu qui ignore l'astrologie, l'amour, l'Afrique et le cinéma !... Qui sait si ma vie n'a pas inspiré des écrivains comme Jack London ! C'est des gens qui ont tant d'imagination. Allez savoir si même, dans mon genre, je ne suis pas moi aussi, après tout, un héros... Ça me consolerait de bien des déceptions, vous ne croyez pas, mademoiselle ? ! Et puis, on intitulerait l'ouvrage : *Le roman d'un pantouflard !...* » A. K.



20 PIÈCES FR. 1.10

Prêts

sont accordés à personnes de toutes professions. Service rapide et sérieux. Des milliers de prêts ont été versés à ce jour. Discretion complète assurée.

Banque Procrédit, Fribourg
Timbre-réponse s. v. p.

Ça, c'est chic !

Maman nous fait tous les jours de bonnes tartines avec « bigrement bon », le petit fromage ¼ gras. Ça lui économise le beurre et c'est... bigrement bon !



Vous avez souci !!!

Votre chevelure s'éclaircit...

Quelques places apparaissent déjà complètement dénudées... combattez énergiquement cette calvitie menaçante et la chute des cheveux avec le

Sang de Bouleau

de réputation mondiale. Milliers d'attestations. Produit 100% suisse

Recommandé par les médecins. Fortifie les cheveux et leurs racines, combat la chute, active la croissance. Mais exigez bien le Sang de Bouleau qui est à garantie du succès. Fl. 2.90 et 3.85. Pour cheveux secs demandez Sang de Bouleau avec Pina-Olio. Brillantine ou fixateur au Sang de Bouleau pour une belle coiffure 1.75

Dans les Pharm., Drogueries, Salons de coiff. Centrale d'herbes des Alpes du St-Gothard, Faldes

Brillant CUTEX

- ★ Teintes mode
- ★ Facile à appliquer
- ★ Tient plus longtemps
- ★ Ne s'écaille pas

CUTEX
Salon Polish

EN GROS: PAUL MULLER S.A., SUMISWALD

Qui s'en délecterait ?

Cella
orange

la bande soluble idéale

FLAWA

10 pces fr. 1.45, dans les maisons spéc.

dans vos cheveux
LES FEUX DE MILLE DIAMANTS!

Pensez à l'atout que constitue dans le jeu de la vie une chevelure éblouissante! Elle fait les trois quarts du charme et du succès féminins. Mais pour que vos cheveux aient non seulement l'éclat mais aussi la santé qui double leur splendeur, il est indispensable de les vaporiser à la Brillantine ricinée du Dr. ROJA qui accomplit ces deux miracles:

le scintillement de millions de micro-gouttes dont chacune luit comme un diamant, et la nutrition de chaque cheveu enrobé dans la substance même qui enrichit sa qualité.

En vente partout.

Gros: ATHANOR S. A., 17, rue Tœpffer, GENÈVE

BRILLANTINE ricinée du Dr. ROJA

SHAMPOING DU DR. ROJA

Peu importe que vos cheveux soient raides ou ternes, vous les rendrez instantanément satinés, souples et transparents avec un simple lavage au shampoing du Dr. ROJA, à base d'huile de ricin.

FOIE
BILE
ESTOMAC
INTESTIN

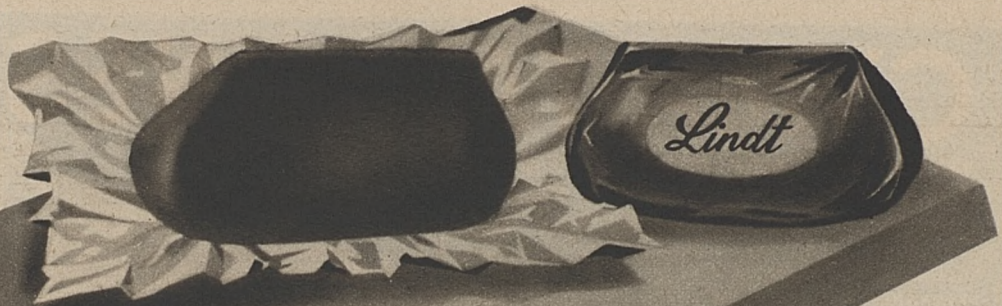
Bad Schuls-Tarasp-Vulpera

Plus de 100 km de sentiers et des chemins bien entretenus pour la promenade, à travers des champs, des prairies en fleurs, des forêts ombrées et des gorges romantiques.

Tennis, piscine, golf, pêche, orchestres, distractions

100 grs. 75 points seulement

GIANDUJA



tabl. de 100 gr. 75 Cts.

friandise **Lindt** à la noisette

Vous pouvez avoir le que vous désirez!

Vous devez recevoir une bonne qualité

Un bon puding Helvétia était toujours un régal pour les vôtres. Il vous est difficile de vous contenter d'une qualité inférieure ou d'un produit de remplacement. Est-ce un hasard si la marque Helvétia devenait de plus en plus rare? Tout le monde demandait le puding Helvétia. Ce puding est nourrissant. Il importait d'assurer une répartition équitable. C'est pourquoi nous mettons sur le marché un produit qui équivaut à la qualité Helvétia, le nouveau puding Novo Helvétia. De petits détails ont été modifiés, mais le goût et la valeur nutritive rappellent la qualité bien connue Helvétia. Comme autrefois,

Helvétia NOVO Puding

Prix 55 cts. imp. non compris

chacun s'en régaler!

Essayez marron avec cacao

Il est plus nourrissant, fin et d'un goût délicieux.

4 sortes : Chocolat / Vanille / Caramel / Marron avec cacao.

Dans tous les magasins d'alimentation.

Société Anonyme A. Sennhauser Zurich 4

Guide de voyage

AROSA HOTEL-PENSION BEAU-RIVAGE

Cuisine riche et soignée, situation tranquille directement sur la plage. — Prix de pension depuis fr. 9.50. Tél. 54 (31360) M. Harburger

ADLER HOTEL Téléphone No 2.42.17
ERICA SCHWEIZERHOF près de la gare.

Ouverts toute l'année. Vue sur le lac. Toujours eau chaude courante. Adler chambres avec téléphone dep. fr. 4.50. Pension depuis fr. 12.50. Erica chambres dep. fr. 3.50. Pens. dep. fr. 11.50 - Aucune obligation de consommer. Propr.: Kappenberger-Fuchs.

LUGANO Hotel et Pension **★SELECT★**

Maison bien connue pour sa belle position, son grand confort et sa cuisine excellente. Références et prospectus par la famille Rüetschi-Blank, propr. Téléphone No 2.42.49.

BRISSAGO HOTEL DE LA PLAGE PENSION MIRAFIORE

avec grand parc directement au bord du lac. Séjour de vacances et de repos idéal. Canotage et pêche. Plage privée. Eau courante. Cuisine soignée. Pension Fr. 9.50 à 10.50. Prospectus. Téléphone 21 34. Prop. Fam. Dierckx-Spälti.

CHATEAU-D'OEX HOTEL BEAU-SÉJOUR. La maison de famille qui vous offre à des prix abordables (arrangements forfaitaires) une bonne cuisine, Bar, Tea-room, Orchestre. W. Müller-Casutt, Propr.

LUCERNE BEAU SÉJOUR AU LAC

Hôtel - Pension. Séjour idéal pour familles, au bord du lac. Vue splendide, eau chaude permanente. Maison romande.

WEGGIS HERTENSTEIN

Albana	90 lits	Pension Fr. 12.50
Eden	40 "	Fr. 11.25
Paradies	50 "	Fr. 10.75
Gothard	40 "	Fr. 10.—
National	53 "	Fr. 9.50
Rössli	50 "	Fr. 9.50
Pilatus	50 "	Fr. 11.25

SAAS-FEE GRAND-HOTEL BELLEVUE

La maison de la bonne famille. Un beau chez soi - situation tranquille. Confort, cuisine renommée. Promenades. excurs. Pens. dep. fr. 11.— Arrangem. forfait. depuis fr. 87.50. Prosp. Tél. 7

VILLARS sur Bex (Vaud)

LE VILLARS-PALACE et MUVERAN

«Toujours sympathique et bien». Prix raisonnables. Piscine, Tennis, Golf. H. C. Arni, Dir.

Étanche!

Fr. 88.—

RECTA

GRAND PRIX

Sans bas, les jambes brunies sainement par...

Bas Liquide

En vente partout PARFA S.A.

Le plus beau, le plus nouveau, le plus grand choix, voilà ce que vous offrent les magnifiques magasins de

Zurich

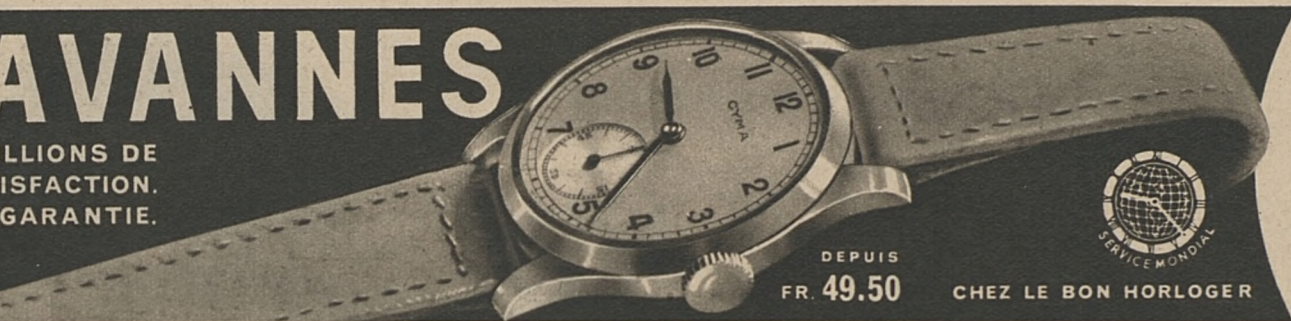
Vos achats en vue des vacances seront pour vous un plaisir.

Renseignements gratuits auprès du syndicat d'initiative de Zurich Tél. 5 67 00

CYMA-TAVANNES

DANS LE MONDE, PLUS DE 30 MILLIONS DE CYMA-TAVANNES DONNENT SATISFACTION. C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE.

DEMANDEZ LE NOUVEAU CATALOGUE 44 a A TAVANNES WATCH CO., LA CHAUX-DE-FONDS



DEPUIS
FR. 49.50

CHEZ LE BON HORLOGER



ESCOLES et INSTITUTS

Cours de vacances

reconnus par le Dépt. fédéral de l'Intérieur, Berne, organisés par le Canton et la Ville de Saint-Gall à

L'INSTITUT DE JEUNES GENS

sur le ROSENBERG près ST-GALL

50 % de réduction sur les taxes d'écolage et sur les tarifs des C.F.F. Juillet-sept. : Etude rapide de la langue allemande. L'unique école privée suisse avec cours officiels d'allemand. Sports. Situation magnifique et salubre. Séjour de montagne. 800 m. s. m. Prix modérés. Prospectus par la direction.



St-George's School
CLARENS près MONTREUX
Internat - Externat T61.6.31.67

Cet institut permet aux jeunes filles qui ne peuvent se rendre en Angleterre, d'apprendre la langue anglaise dans les meilleures conditions. Ambiance et organisation anglaises. Tous les sports. Belle situation près du lac. Excellentes références en Suisse et à l'Étranger.



Les vacances d'été à la montagne procurent joie et santé.

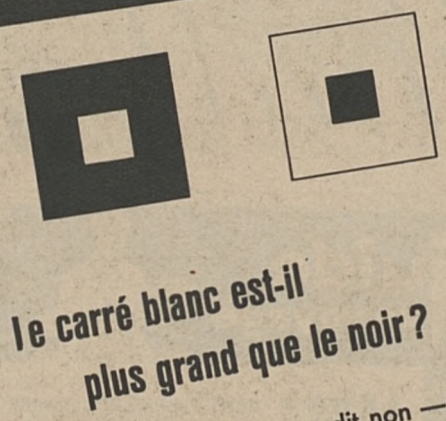
Demandez prospectus à :
ALPINA, Champéry
1070 m (Valais)

INSTITUTION ALPINE POUR GARÇONS

Direction : P. Honegger & J. Monney.

TRAUTHEIM BURG DORF (Berne)

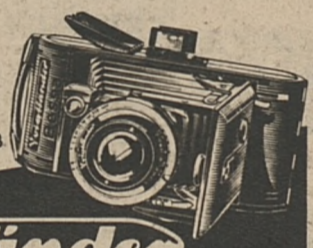
Pensionnat-famille pour jeunes filles. Langues modernes. Ménage. Musique. Sports. Exc. écoles en ville. Références et prospectus par Mlle Cl. Maurer.



Le carré blanc est-il plus grand que le noir ?

L'œil dit oui — la raison dit non — car elle connaît cette illusion optique. Mais malgré tout — il est bien plus grand — mesurez-le vous mêmes ! L'œil peut se tromper et l'homme peut faire des erreurs. Mais, toujours vous pouvez vous fier aux expériences faites par des millions de photographes-amateurs qui possèdent un appareil précis Voigtländer.

Chez tous les bons marchands d'articles photographiques !
J. ROOSENS - BALE 8



Voigtländer



Des aisselles sèches en une seconde

Crème ODO-RO-NO

Arrête instantanément la transpiration des aisselles. Absorbée par la peau, sèche immédiatement. Vous pouvez vous habiller de suite après l'application. Protège votre toilette — maintient les aisselles absolument sèches pendant 1-3 jours. Absorbe l'odeur de la transpiration. Inoffensive: n'irrite pas la peau — n'abîme pas les vêtements. Adoucissante, non grasse, ne fait pas de taches.

Dans toutes les bonnes maisons le pot fr. 3.50 et 1.75

En gros: Paul Muller S. A., Sumiswald



La Crème ODO-RO-NO

quelle fraîcheur incomparable



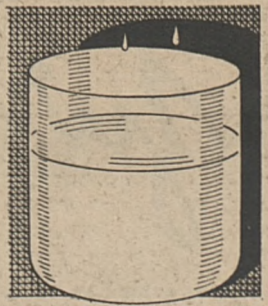
L'ARMOIRE FRIGORIFIQUE ÉCONOMIQUE de haute qualité, silencieuse et entièrement automatique. Contenance élevée, prix accessible. Fabrication suisse.

Vente: Royal Co. S. A., Département des armoires frigorifiques, Gotthardstrasse 21, Téléphone 77631, Zurich

Propre

JUSQUE DANS SES PLUS PETITS RECOINS

• Aucune tache, aucune impureté ne peut adhérer à votre dentier après l'emploi de Stera-Kleen. Ce traitement constitue la méthode la plus parfaite pour nettoyer les dentiers. Laissez simplement votre dentier dans une solution de Stera-Kleen pendant 20 minutes ou pendant la nuit. Stera-Kleen pénètre jusqu'aux plus petits recoins, rend les dents fraîches, propres et saines. Stera-Kleen est expressément recommandé par les dentistes. En vente dans toutes les pharm. et drogueries. Petit modèle fr. 1.80 Grand modèle fr. 2.80



Stera-Kleen

NETTOIE ET STÉRILISE LE DENTIER REPRÉSENTANT GÉNÉRAL F. UHLMANN-EYRAUD S. A., GENÈVE-ZURICH

LE COIN DES CHERCHEURS

Les solutions paraîtront dans le prochain numéro.

Mots croisés.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	A	S	A	D	E	S		S	T	O	P
2	A	V	E	N	I	R		A	T	O	U	R
3	S	E	R	G	E		A	T	E	R	R	E
4	P	R	I	E		E	V	E	R	E	S	T
5	E	T	E		T	R	E	P	A	M	E	
6	L	I		T	R	A	N	S	I	T		L
7	E		F	R	O	T	T	I	S		H	I
8		F	R	E	N	A	I	E		R	A	N
9	R	O	U	M	A	I	N		Z	O	U	G
10	U	R	G	E	N	T		S	E	C	T	E
11	E	T	A	N	T		R	A	S	O	I	R
12	S	E	L	S		G	E	R	O	N	T	E

Horizontalement : 1. Remplissent les verres jusqu'aux bords. — N'allez pas plus loin ! 2. Titre tout indiqué pour une revue d'astrologie. — Tout ce qui sert à la parure des femmes. 3. Etoffe ou prénom masculin. — En proie à la peur. 4. Sépare le bon du mauvais. — Point culminant de l'Himalaya. 5. Saison. — Entr'ouvre le couvercle d'une boîte qui contient une matière grise. 6. Mesure itinéraire chinoise.

— Mode d'expédition de marchandises qui traversent un pays sans y être dédouanées. 7. Couche de couleur légère et transparente. — Interjection. 8. Terrain planté d'arbres qui atteignent 35 m. de hauteur. — Sa tête est une sommité du Jura. 9. D'un Etat des Balkans. — Canton suisse. 10. Qu'il faut accomplir sur-le-champ. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine. 11. Participe présent d'un auxiliaire. — Couteau à barbe. 12. Rappelent des esprits égarés. — Personnage de Molière.

Verticalement : 1. Réunions de Méridionaux français. — Réseau d'une grande ville. 2. Un homme tel en vaut deux. — Se dit par euphémisme d'une femme énorme. 3. Suite ininterrompue. — Qui ne peut satisfaire que l'appétit d'une mauviète. 4. Un gardien invisible. — Second terme du nom d'une crise des alcooliques. 5. Sous-préfecture de la Drôme. — En train de faire l'important dans une assemblée. 6. Fin d'hiver. — Agissait en chirurgien. 7. L'une des sept collines de l'ancienne Rome. — Note du tambour. 8. Mauvaise digestion. — Son Altesse Royale. 9. Mesurais du bois de chauffage. — Va avec zist. 10. Remorquent. — Tiré des graines du rocouyer. 11. Vit à Berne, dans les bas-fonds. — Plein de fautes. 12. Chose qu'il faudra rendre. Elle prend soin du linge.

Amusement littéraire.

Si vous trouvez le premier mot défini ici, vous pourrez en changer six fois le sens en changeant six fois sa tête : 1. Ouverture d'un canon. — 2. Planche de terreau protégée par un vitrage. — 3. Réprimande. — 4. Grande cuiller à potage. — 5. Insecte diptère. — 6. Cep de vigne arraché. — 7. Une des pièces du clavier d'un piano.

Logogriphe.

Sur huit pieds, jaune ou brune elle est un condiment ;
En verre, elle vient surtout de la Bourgogne ;
Si tu coupes son chef, c'est un oiseau très lent,
Un échassier moins grand que nos belles cigognes.

Charade.

Mon un est défendu par la loi civile.
De France, mon deux est une grande ville.
Et mon tout crache les flammes par mille.

Solutions du No 24

8	7	9
9	8	7
7	9	8

Petit problème. →

Mots en losange.

I
R I
I R E
E R I E
R I S E E
M I S E R E
M E S S I R E
M E S S I E
S E M I S
E M I S
M I E
M I
I

Mots croisés.

1	T	I	N	T	A	N	T	M	H	U	S	C
2	E	B	A	R	B	E	M	U	L	T	I	
3	S	E	C	O	U	R	S	N	E	E	R	
4	T	R	A	N	S	E	P	T	A	R	C	
5	A	I	R	E	E	I	R	E	C	O		
6	C	E	A	R	A	C	O	C	H	O	N	
7	E	T	A	U	X	C	H	E	R	S		
8	F	S	T	Y	X	O	B	I	T			
9	G	I	L	O	S	E	R	E	T	A		
10	I	L	O	T	T	R	O	U	E	N		
11	N	O	T	A	I	R	E	S	S	E	C	
12	Q	U	I	N	T	E	S	S	E	N	C	E



Werner Bischof



Chine



Indes

Hollande



La CHINE, avec son immense population de 400 millions d'hommes ne disposant que d'un pouvoir d'achat minime, ravagée par les guerres, les troubles et les catastrophes naturelles, n'achetait à la Suisse que pour 16 millions de francs de produits divers, soit pour 4 centimes par tête d'habitant.

Nos exportations aux PAYS-BAS atteignaient 45 millions de francs par an. Chacun des 7,5 millions de Hollandais consommait pour 6 fr. de marchandises suisses.

Les INDES BRITANNIQUES, réservoir humain 390.000.000 individus, n'absorbait que pour 14,5 millions de francs de produits suisses, l'équivalent 3,7 centimes par tête d'habitant !

GRANDS ÉTATS - PETITS CLIENTS

PETITS ÉTATS - GROS CLIENTS

Nous avons vu le 10 juin ce qu'est le clearing et comment il fonctionne. Voici maintenant un autre aspect de la vie économique: la Suisse a-t-elle avantage à vendre ses produits aux grands ou aux petits Etats? Aux uns et aux autres, assurément! Mais il est prouvé — quelques exemples illustrent cette assertion — que c'est souvent avec les petits pays que nous faisons les meilleures affaires.

La Rédaction.

« Le temps des petits Etats est révolu, les petits peuples ne sont pas viables. Nous entrons dans l'ère des « grands espaces économiques », seuls capables de participer victorieusement à la lutte pour la conquête des marchés mondiaux! » Cette antienne, combien de fois l'avons-nous entendue, et dans toutes les variations imaginables! L'Axe commençant à s'en lasser, ce sont maintenant certains milieux alliés qui la reprennent. Attendons, et souvenons-nous du vieil adage: « On ne mange pas la soupe aussi chaude qu'elle est servie ». D'ailleurs, ceux qui voyaient déjà réalisés ces « grands espaces » n'ont-ils pas mis beaucoup d'eau dans leur vin? Sous la pression des événements, ne recommencent-ils pas à affirmer le droit à l'existence, tant politique qu'économique, des petits Etats? Quant à nous, nous n'en avons jamais douté et nous avons agi en conséquence. Renonçant aux plans ambitieux que nous savions irréalisables, nous n'avons eu d'autre souci que de nous créer partout des amis, et surtout de les satisfaire en ne leur livrant que des produits de qualité. Tandis qu'à l'étranger, les ressortissants des grands Etats impérialistes se heurtaient à la méfiance, nos compatriotes, que personne n'a jamais pu soupçonner d'arrière-pensées, s'assuraient les précieuses sympathies qui ont ouvert pacifiquement à notre pays les marchés mondiaux. « Economie à grand espace »? Mais la Suisse ne la pratique-t-elle pas depuis longtemps, avant même que ce curieux et rébarbatif vocable ne soit apparu? Par tête d'habitant, peu de pays ont, en temps normal, un commerce extérieur aussi considérable que la Suisse. Nous savons depuis longtemps que le chiffre de la population importe moins que le pouvoir d'achat. Alors que l'immense Chine, avec ses 400 millions d'habitants, ne nous achetait que pour 16 millions de francs de produits divers, 7,5 millions de Hollandais importaient pour 45 millions de francs de marchandises suisses. Nos illustrations attirent l'attention sur un fait pour le moins paradoxal: tandis que la Suisse a fait des expériences douteuses avec les « grands espaces écono-

miques » à tendance autarcique, elle ne peut que se féliciter de ses relations avec les « petits espaces » convaincus comme nous que seule la plus grande liberté possible des échanges peut assurer la prospérité de tous. — Aujourd'hui comme hier, nous restons persuadés que la collaboration la plus étroite du plus grand nombre possible d'Etats indépendants est le meilleur moyen de réaliser le bien-être de l'ensemble. C'est le principe même sur lequel repose notre Confédération. La guerre, loin de l'infirmier, ne fait que le confirmer.



11 millions de HONGROIS achetaient pour 11 millions de francs de marchandises suisses, soit 1 fr. par habitant, chiffre élevé pour un pays essentiellement agricole.



Nos exportations vers le DANEMARK, qui compte 3,5 millions d'habitants seulement, atteignent 14,7 millions de francs. En d'autres termes, chaque Danois consommait pour 4 fr., soit 80 fois plus de produits suisses qu'un Russe.

Jusqu'à la guerre, les commandes passées à la Suisse par la RUSSIE DES SOVIETS, avec ses 200 millions d'habitants, ne dépassaient pas 10,5 millions par an, soit 5 centimes par habitant! Il est vrai que ces échanges se déroulaient en dehors de tout accord commercial. D'autre part, le conflit germano-russe ne nous a pas permis d'enregistrer les effets du traité de commerce de 1941. Il se peut qu'au cours des prochaines années, l'U. R. S. S., dont on connaît la fringale de biens de consommation, devienne un important client pour nous.



Yala

Légère et souple, la lingerie de jersey YALA moule délicatement votre ligne. Solide, pratique, cette lingerie de belle rayonne s'adapte toujours à la mode du jour. YALA est durable — YALA est toujours à la mode: Voilà pourquoi vous lui donnez la préférence.

Fabricants:
JAKOB LAIB & CO.,
AMRISWIL



Le cube végétal
Knorr

pour une cuisine meilleure!

Les impuretés du sang

favorisent la tendance aux furoncles, abcès, infections dentaires et des amygdales, éruptions du visage, panaris. Prévenez-en les symptômes par une cure dépurative au moyen des

tablettes
ABCESSINE

Employées avec succès dans nombre de cas.

10 tabl. 2.60 20 tabl. 4.70 (impôt compris). Toutes pharm.

MD

le litre
1.50

LACTAVINAIGRE
Fait de la bonne salade
POUR TOUS

Vinaigre de petit-lait condensé 5°

LA QUALITÉ DEPUIS 1935

Hôtel de la COURONNE
Rheinfelden

Bains salins
Tranquillité absolue

Qualité et Tradition

HOTEL Reinhard Melchsee
bon comme toujours

Note tes soucis dans l'écume des torrents alpins! On se couche aux bords ensoleillés des lacs de montagne, on se baigne ou on fait du canotage, on pêche des truites ou se promène à travers les champs de rhododendrons, on jette ses soucis dans les torrents bouillonnants, et puise de nouvelles forces de l'air sain de nos montagnes. Dans l'Hôtel Reinhard au Lac on se laisse gâter. Tout confort, cuisine riche et de premier ordre, alpage privé. Téléphérique privé Stöckalp-Melchsee. Propriétaire: Reinhard-Burri. — Demander des prospectus. Téléphone Melchtal No. 8 81 43

SUITE DE LA QUATRIÈME PAGE DE CE NUMÉRO

Le professeur Roch nous a, très opportunément, cité le cas de ceux qui doivent, plus

que les autres « raison garder » : les magistrats. C'est

ALBERT PICOT

conseiller d'Etat de Genève, qui nous a donné, sur ce point, son avis personnel. Il a reçu, avec une charmante courtoisie, l'envoyé de « L'Illustré » :

— La guerre des nerfs, nous a-t-il déclaré, a commencé au printemps 1938 déjà, lors des événements qui ont marqué l'occupation de l'Autriche par le Reich. Il y a cinq ans qu'elle dure...

— Et comment les magistrats réagissent-ils contre ce virus, triste microbe des temps modernes ?

— Personnellement, je la supporte aisément, car je n'ai pas le temps de m'en occuper pour moi-même. La guerre nous a comblés de responsabilités et de soucis. Il faut toujours passer d'un problème à l'autre. Les tâches nouvelles — défense aérienne, questions sociales, caisses de compensation, défense de la famille, politique générale — abondent. Notre champ d'action est trop plein d'obstacles pour que nous ayons le temps de nous laisser abattre par les menaces hypothétiques qui obscurcissent l'horizon. Et puis, voyez-vous, j'ai un privilège : les citoyens ont confiance en moi. Ils me témoignent leur amitié. Personne ne me cherche noise ou chicane. C'est une grâce d'état spéciale qui m'évite des conflits personnels. Or les conflits personnels sont beaucoup plus usants pour les nerfs que les grandes catastrophes mondiales.

— Avez-vous des règles qui vous permettent de garder cette égalité de caractère nécessaire à tout magistrat qui veut remplir convenablement sa mission ?

— Oui, il faut une certaine hygiène morale et physique. Le magistrat qui boirait des apéritifs à midi et à 18 heures et qui passerait ses soirées à parloter dans les brasseries n'irait pas loin. Il deviendrait pénible et nerveux. Il faut savoir aussi se réserver à défaut de vraies vacances, des sortes de congés à l'intérieur d'un programme trop chargé. Passer, par exemple, plusieurs soirées chez soi, à la file. Se coucher tôt, se laisser distraire en causant avec sa femme et ses enfants, relire Hamlet ou Corinne, lire des vers de Jouve, écrire à un vieil ami...

— Mais pour lutter contre les nerfs... des autres ?

— Les nerfs des autres ? Il y a deux manières d'en calmer l'irritation. La première, mauvaise, consiste à contre-attaquer le nerveux, à le secouer, à lui rendre la monnaie de sa pièce. On entre ainsi dans le cercle vicieux et infernal des répliques, des dupliques, des représailles, des contre-représailles... qui ont



« Monsieur le Président, c'est un scandale... »

amené la guerre entre les peuples. Le second est efficace. On reçoit avec bienveillance le nerveux qui vient pour protester. On le fait asseoir. On lui fait conter ses griefs. On le laisse parler longtemps s'il le faut. Et souvent cela s'arrange très bien, car les conflits sont fréquemment moins graves qu'on ne le croit. Et si le conflit persiste, il n'est du moins plus intoxiqué par les sentiments de rancune et d'irritation.

— Avez-vous en mémoire un cas de ce genre ?

— Mais oui. L'histoire, par exemple, de ce bon acteur de la Comédie qui rôdait, un jour, dans l'hôtel de ville, en proie à une colère violente et qui cherchait n'importe quel magistrat pour critiquer je ne sais plus quelle autorité. Il trouve ma porte. Il entre. Je le reçois gaiement, lui fais raconter son histoire. Nous la commentons ensemble. Il se détend, devient courtois, amical, puis tout à coup, éclate et s'écrie : « Monsieur le président, c'est un scandale ! » Je le croyais repris par sa colère. Pas du tout : « ...l'an dernier, dans une revue locale, j'ai été désigné pour jouer votre rôle, vous me comprenez : celui du conseiller d'Etat Picot. Je devais composer un personnage triste, fermé comme une porte de prison. Et voici que, depuis un quart d'heure, vous me recevez avec le sourire... J'ai été indignement trompé à votre sujet ! Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que vous n'avez pas l'air de m'en vouloir !... » Mon acteur avait oublié ses griefs, calmé ses nerfs. La bonne méthode contre l'esprit offensif des nerveux avait, une fois de plus, prouvé son efficacité...

Je m'en voudrais de terminer cette enquête sans demander son avis à une personnalité dont on s'occupe beaucoup en ce moment, en Suisse, et dont l'opinion me semblait précieux à plus d'un titre :

LA MÈRE DE FAMILLE



« Pour nous autres, mères, la meilleure méthode se résume en deux mots : calme, amour ! »

J'en ai trouvé une, entourée de ses quatre gosses et fort affairée à calmer... leur appétit. Ma question la fait sourire, puis rire franchement :

— La guerre des nerfs ? Mon bon monsieur, une mère n'a pas le temps d'y penser !

Pendant qu'elle attend son enfant, il faut qu'elle soit calme. Pour lui. Quand il est là, il faut qu'elle le reste. Toujours pour lui. Le matin, à midi, le soir, parfois pendant la nuit, cent problèmes se posent, qu'elle doit résoudre en allant au plus vite. Comment voulez-vous qu'elle ait le temps de penser à autre chose ?

— Mais cependant... il y a bien un moyen... une méthode ?

Elle ne rit plus. Son sourire s'est fait plus doux, plus lumineux :

— Une méthode ? Nous sommes, je crois, des milliers et des milliers à la pratiquer sans l'avoir jamais apprise. Elle porte un beau nom, bref et musical... Elle se nomme...

Je tire mon carnet. Je m'appête à noter...

— L'amour...

Je referme mon carnet. Je n'ai rien noté. Mes savants et si aimables interlocuteurs ne m'en voudront pas, je pense, si j'écris que c'est la réponse qui m'a causé le plus de joie... Marcel de CARLINI.

” Comment je compose un personnage,, par



JEANNE PROVOST

Ex-Sociétaire de la Comédie Française

Chacun connaît les retentissants succès remportés par la grande actrice, particulièrement dans les classiques du théâtre français, lors de ses récentes tournées en Suisse. Ce que l'on ignore généralement par contre, c'est la recherche extraordinairement minutieuse qu'apporte Madame Jeanne Provost à la composition de ses personnages. Nous l'avons interrogée à ce sujet et voici ce qu'elle nous a répondu :

et les yeux ont la première place dans les traits qui doivent souligner la caractéristique essentielle d'un visage. Le XVIIIème siècle avec les Quentin de la Tour, nous en donne une preuve éclatante. Dans ses portraits, le regard prend une acuité telle qu'il semble que deux perles noires nous percent jusqu'au fond de l'âme. Arcancil permet d'accentuer la profondeur du regard et je ne pourrais plus me passer de ce précieux cosmétique car il ne pique pas, ce qui est une qualité rare. Quant au dessin de la lèvre, il est souligné à la perfection par le rouge Guitare qui nous offre une gamme très variée de teintes. Son plus grand avantage est qu'il tient bien et est composé de produits si bienfaisants qu'il ne peut nuire en aucune façon, même aux lèvres les plus sensibles. Une fois bien appliqué, ce délicat colorant ne demande plus de retouche.

... mais certainement, le soin que nous prenons à composer un personnage est fait de mille détails. Cependant, ceux de la coiffure, et du visage sont certes les principaux et la bouche

Jeanne Provost

« ARCANCIL » et « GUITARE » sont deux créations de Valdor, Paris, à qui nous devons également les exquis parfums « Frisson de Soie » et « Un Mot d'Amour ». Tous ces produits sont absolument garantis de qualité « avant-guerre ». Demandez-nous notre jolie brochure explicative !

Département J3



Sodip, Genève

DANS L'INTIMITÉ

Cette page est consacrée plus spécialement à tout ce qui concerne le « home », le foyer, la famille. On y trouvera réponse à bien des problèmes que posent la vie familiale, l'éducation des enfants, leur orientation scolaire et professionnelle ainsi que des conseils et suggestions d'ordre pratique. Nos lectrices et lecteurs voudront bien utiliser largement le « Courrier des parents » et le service « Orientons nos enfants ! » que nous avons confiés à un éducateur expérimenté, M. Gabriel Rauch.



Quelques images... Et tout un monde de merveilles s'ouvre aux yeux et au cœur de l'enfant. Mettons sous ses yeux de belles images, et regardons-les avec lui. Heure de communion, pour une maman qui sait comprendre.

Comment Papa?... Pourquoi Maman?...

Rappelons que les réponses, données ici aux questions que posent les enfants, n'ont pas la prétention d'être la seule manière d'y

répondre. Nous désirons aider, suggérer, indiquer la voie; montrer que la curiosité des jeunes peut et doit être satisfaite. A chacun de s'y prendre selon ses moyens; pourvu que, toujours, il le fasse avec sincérité, tact et simplicité.

Maman! d'où viennent les petits enfants?...

1. Réponse (pour les petits). « Je suis bien contente que tu me demandes ceci, Lison. Tu n'es plus une petite fille, qui ne comprend rien. Nous allons chercher ensemble, veux-tu? la réponse à ta question; et je suis sûre que tu la trouveras toi-même, toute seule... Tu as vu l'autre jour, chez cousine Laure, la bonne poule blanche couchée dans son nid, pour garder bien au chaud les beaux œufs? Elle y est restée longtemps, on te l'a dit, des jours et des nuits, parce qu'elle savait qu'en faisant cela, il sortirait de chaque œuf un joli poussin... Et Minette, qui était si grosse la semaine dernière, et si maigre maintenant qu'elle a fait ses châtons? Elle a porté dans son ventre, bien au chaud aussi, les tout petits œufs d'où ils sont sortis. Mais elle les a gardés ensuite, sans me les montrer, aussi longtemps qu'ils étaient trop petits, trop fragiles pour vivre dehors. C'est aussi pour cela qu'elle les aime beaucoup et qu'eux — regarde-les — se blottissent tout contre leur maman. Eh! bien, Lison, pour les petits enfants c'est la même chose. Il y a dans le corps de leur maman, juste au-dessous du cœur et tout près de lui, une petite chambre bien chaude, où, comme le poussin, et comme le châton, se forme et éclot son bébé. Tant qu'il est très, très petit, et fragile, elle le garde près de son cœur, pour qu'il ne lui arrive rien, et qu'il puisse grandir et devenir assez fort. Alors, un beau jour — car la naissance d'un enfant est un beau jour, Lisette! — elle le dépose doucement auprès d'elle, dans le lit blanc. Et il gigote, de ses petites jambes, de ses petits bras! Et elle le

regarde, avec de grands yeux contents, qui veulent dire: « Je t'aime bien, mon petit, car je t'ai porté longtemps tout près de mon cœur!... »

2. Réponse (pour les grands). « D'où ils viennent? Tu le sais déjà, Pierrot: c'est moi qui t'ai mis au monde. Mais comment? Ah! ceci est plus difficile à t'expliquer. Je vais essayer, cependant; car tu as appris bien des choses; je sais que tu aimes et respectes tes parents. Je suis sûre, donc, que tu comprendras le sens de ce que je vais te dire. L'enfant naît d'un père et d'une mère; d'une mère au fond de laquelle sommeille l'œuf qui lui donnera naissance; d'un père dont l'amour et la force que Dieu a mis en lui féconderont cet œuf et lui donneront la vie. Il faut les deux pour que l'enfant naisse, comme il faut les deux pour l'élever et en faire un homme. Ton père, mieux que moi, t'expliquera un peu plus tard, comment ces choses sont possibles. Pour le moment, il faut que tu comprennes bien que chacun des organes qui composent notre corps a son rôle à remplir; le cerveau est là pour penser, l'estomac pour digérer, le cœur pour battre et nous nourrir de sang, les organes sexuels pour créer d'autres enfants, d'autres hommes. Et ces organes sont aussi importants et aussi nobles que le cerveau et le cœur. Ne laisse jamais tes camarades en parler basement, vulgairement. Mais gardes-toi pur et deviens fort; et tu auras plus tard de beaux enfants, qui te feront plaisir, comme tu nous fais plaisir à nous. Va! grand fils!... »

Un livre intéressant

« Le symbolisme des contes de fées » par Leïa. — Collection Action et Pensée. Editions du Mont-Blanc, Genève. Pour les parents et éducateurs qui ne se contentent pas de voir les choses superficiellement, mais veulent pénétrer mieux l'âme des êtres, des peuples et des choses, saisir le sens profond qui se cache dans ce qu'ils appellent enfantin, ce livre sera une révélation. Après l'avoir lu, ils sauront lire à leur tour et raconter mieux aux enfants les contes de Perrault, de Grimm ou d'Andersen qui, sous les symboles du roi, de la reine, des fées, des oiseaux, contiennent des vérités éternelles.

Premières années

« Il est encore si petit! Ça n'a pas grande importance... » N'est-ce pas la phrase qu'on entend si souvent? Pour beaucoup, elle voudrait excuser leur paresse, ou leur désir de n'être pas gênés dans leurs habitudes, leurs conversations d'adultes, par la présence de l'enfant. « Il est encore si petit!... »

Grave erreur, pouvant avoir dans la vie de l'enfant les conséquences les plus lointaines, les plus profondes, les plus désastreuses, parfois. Les objets, les êtres vivants — plantes, animaux et hommes — les mots, les paroles, tout ce qui gravite, se meut autour de lui, le baigne dans une atmosphère qui imbibé tout son être, même et surtout s'il n'en saisit pas le sens, modifie, modèle ou déforme, construit ou détruit dans son âme l'essentiel de ce qu'il sera plus tard. Cela, il faut le savoir; il faut ne jamais l'oublier; il faut, surtout, en tenir compte chaque jour, quand on a la responsabilité et le bonheur d'avoir devant soi un petit enfant. Il faut nous dire, en envoyant promener pour quelques instants notre vanité d'adultes: « Là où je ne vois rien, l'enfant voit de grandes choses. Quand il me le dit, il faut que je le croie; quand il me questionne, il faut que je l'aide. »

Dans ses mémoires, Mme Lucie Delarue-Mardrus nous le rappelle bien souvent, avec cette intensité, cette force d'évocation qu'est la sienne. Parlant de sa première enfance, elle a trois ou quatre ans peut-être: « Je ne puis

communiquer à personne, dit-elle, l'importance de ces riens, une importance qui, dans mes souvenirs, les a laissés palpitants, actuels. C'est par eux que j'ai pu souvent réussir, dans mes livres, à comprendre l'incohérent drame enfantin. Ils me sont plus proches, ces riens saugrenus, que bien des événements brillants ou tragiques de ma vie d'adulte. » Parmi ces faits qui ne sont des riens qu'en apparence, en voici un qui a profondément bouleversé son âme d'enfant.

« Un matin, mon père part pour Paris. Sa voiture l'attend à la porte charretière... Je suis appuyée contre la borne qui marque la porte dans la rue. « Viens-tu avec moi?... » Je n'ai pas le loisir de répondre. Mon père, oubliant ce qu'il vient de dire, est monté dans la voiture, le cocher a touché son cheval et la voiture est partie. Quelle stupeur! Le bonheur est né et mort dans le même instant. Et personne ne me console? On ne s'est même pas aperçu de la tragédie. »

« Il est encore si petit!... » Cela doit être pour nous plutôt un rappel à l'ordre, qu'une excuse. C'est parce qu'il est si petit que, avant qu'il ne soit trop tard, nous devons savoir manier non seulement son corps, mais aussi son esprit naissant et son âme avec infiniment de doigté, de prudence, de délicatesse, avec une affectueuse compréhension, avec amour. « Il n'est jamais trop tard pour bien faire. » En éducation, ce proverbe me déplaît. Pour une fois, donnons-lui une forme rajeunie: « Pour bien faire, il n'est jamais trop tôt. »

DALZAC.

Courrier des parents

Cette rubrique est ouverte, gratuitement, à tous les parents. Ajouter à chaque demande un pseudonyme.

ED 11. - « Grand-Père ». — Votre peine est bien compréhensible, car vous mettez certainement, dans les gâteries dont vous comblez vos petits-enfants, le meilleur de votre cœur. Je voudrais cependant vous donner un conseil, sans être tout à fait certain qu'il sera suivi... Tant pis, essayons tout de même. Il ne peut y avoir, dans l'éducation normale des enfants, deux poids, deux mesures. L'autorité des parents doit prévaloir, et ne saurait être diminuée, voire réduite à néant, par la trop grande bonté et l'indulgence excessive de quiconque... serait-ce de grand-père! Or, vous reconnaissez vous-même que les parents sont justes et ont sur leurs enfants de l'autorité. Alors, reconnaissez aussi que votre indulgence est de la faiblesse, et renoncez, non pas à aimer vos petits-enfants, mais à intervenir mal à propos ou hors de propos, là où seuls le père ou la mère doivent intervenir. Vous avez bien élevé vos enfants, dites-vous? Je le crois volontiers, grand-père, et vous en félicite! Laissez-les élever maintenant les leurs.

ED 12. - « Thounne ». — Il s'agit-là de toute évidence d'un cas, très fréquent, de jalousie puerile, jusqu'à la naissance de sa petite sœur, l'enfant était de caractère facile et d'humeur égale. Mais, être jaloux, c'est à la fois être passionné et égoïste. Il vous faudra donc maintenant (4 ans, ce n'est pas trop tôt) lutter contre ces tendances, moins en les bridant par la force, qu'en leur donnant pas l'occasion de se manifester. Evitez de marquer votre préférence pour votre filleule même si, ce que je ne pense pas, il y avait des raisons de la préférer. Les enfants sentent l'injustice mieux que nous, et en souffrent davantage. Une affection redoublée de votre part — mais sincère, non simulée — aidera votre aîné à surmonter et à vaincre sa jalousie.

ED 13. - « Je veux ». — Je ne vous conseille pas de combattre, comme vous le faites, cette tendance de votre filleule à dire à tout propos: « Je veux! ». Cela peut être un signe non pas de mauvais caractère (ou emploi trop facilement ces termes), mais de caractère tout court. Bien dirigée, une enfant qui sait dire « Je veux » a des chances de réussir mieux dans la vie que tant d'autres dans lesquels on a étouffé cette volonté naissante. Mais attention, cependant, que cela ne devienne pas du caprice, de l'impertinence, de la tyrannie. Que votre filleule apprenne à vouloir jusqu'au bout, en en prenant la responsabilité et en en supportant les conséquences, les choses qu'elle veut. Ne lui interdisez que ce qui pourrait nuire à son développement, ou à la sécurité des autres.

G. R.

Orientons nos enfants

Dans le « Courrier des parents » ou directement, nous répondons à toute question concernant l'orientation scolaire ou professionnelle d'un enfant ou d'un adolescent, ou aux moyens éducatifs qu'il convient de lui appliquer. Pour cela, utiliser le questionnaire spécial que nous envoyons (contre 20 cts en timbres-poste) à toute personne qui nous en fera la demande. Y joindre deux ou trois documents manuscrits permettant l'analyse graphologique du sujet (possible dès 10 ou 12 ans déjà). Voyez ci-dessous les conditions de ces analyses. — Adressez la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », Zofingue.

Le Service graphologique de L'«Illustré»

peut vous être d'une grande utilité dans les cas, si nombreux, où un problème psychologique se pose dans votre famille. Pour que puisse régner l'harmonie familiale, il faut que chacun se connaisse et connaisse bien les autres. Prix d'une analyse graphologique simple: Fr. 3.— Pour un portrait plus détaillé: Fr. 5.— Pour une étude complète, ou l'étude comparative de plusieurs membres de la famille: Fr. 20.—

FEUX-FOLLETS DE LA RUE

LA VOGUE DE LA LAMPE DE POCHE

quents. On a pris l'habitude de les allumer brusquement, d'aveugler les passants et de diriger la lumière dans toutes les directions. Ces abus doivent cesser. L'usage de ces lampes et autres lanternes portatives n'est plus autorisé en plein air que si leur lumière est bleue et de faible intensité. Lorsque la

COMMENT SE FABRIQUE SA SOURCE DE LUMIÈRE



GARE AUX CONTRAVENTIONS!

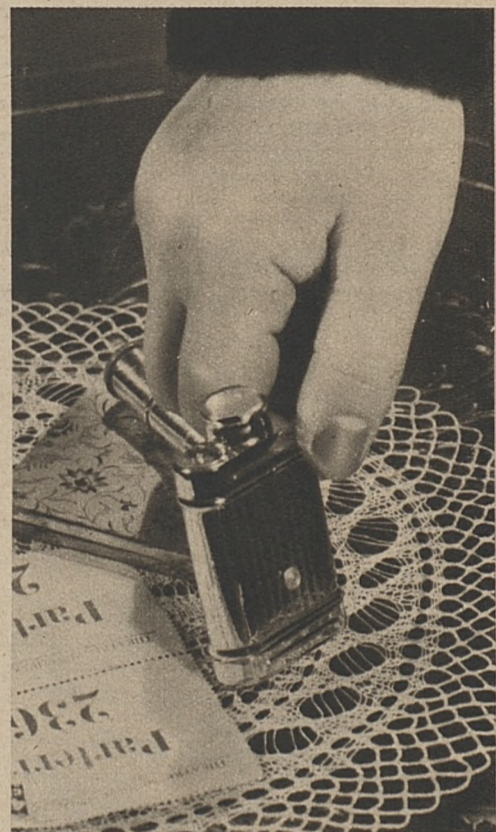
fut d'abord qu'un instrument de laboratoire. En Suisse, la pile Leclanché, par sa conception simple et son prix réduit, devait sortir du cadre des laboratoires pour un usage généralisé. Ses avantages incontestables et les nouveaux débouchés qu'elle offrait ont permis de vulgariser à l'extrême l'utilisation de cette invention pour l'éclairage portatif, ceci grâce à la fabrication d'éléments de petites dimensions facilitant le montage en batteries pour lampes de poche.

Née au moment de l'Exposition internationale de Paris, en 1900, la lampe électrique de poche demeura, jusqu'à la guerre de 1914, un jouet capricieux. Elle se répandit, toutefois, et s'imposa avec une rapidité étonnante. De grands progrès ont été réalisés depuis lors par l'amélioration des procédés de fabrication.

Véritable miniature de générateur d'énergie électrique, l'élément de pile sèche est formé d'un corps central constitué par un crayon de charbon et une masse agglomérée dépolarisante, à base de bioxyde de manganèse, plongeant dans un godet de zinc. Celui-ci contient l'électrolyte, une dissolution de chlorhydrate d'ammoniaque. Deux ou trois de ces éléments couplés en série constituent ordinairement la batterie bien connue de la lampe de poche. Si simple en apparence, elle n'a pas moins nécessité 51 opérations différentes au cours de sa fabrication.

Ce sont quelques phases de cette fabrication que nous présentons à nos lecteurs au moyen de photos prises dans la fabrique de piles électriques Leclanché, à Yverdon.

(TEXTE ET PHOTOS DE MAX KETTEL, GENÈVE)



QUE DEVIENDRONS-NOUS SANS
LAMPES DE POCHE EN CES TRISTES
TEMPS D'OBSCURCISSEMENT?



PARATION DE L'ÉLECTROLYTE.

Les circonstances actuelles, plus spécialement encore les mesures d'obscurcissement, ont donné un essor particulier à l'emploi de la lampe de poche et, comme corollaire, à la fabrication de la pile électrique appelée communément « pile sèche ».

Cette source de lumière que, par prudence ou instinct de conservation, vous tenez si précieusement en main pour éviter la chute ou de choc fatal lorsque vous êtes obligé de circuler dans la rue après 22 heures, est due à la découverte du physicien français Georges Leclanché. C'est lui qui, en 1864, utilisa pour la première fois les propriétés du bioxyde de manganèse comme dépolarisant. Ainsi que ce fut le cas pour beaucoup d'inventions du siècle passé, la pile électrique ne



FABRICATION DES AGGLOMÉRÉS...



... ET DES GODETS EN ZINC.



MONTAGE DES BATTERIES.



SOUDEGE ÉLECTRIQUE DES CONNEXIONS.



CIRAGE DES BATTERIES.



ULTIME CONTRÔLE.

L'ARGENTINE PERPLEXE

Fière, sensible, riche et puissante, la République Argentine est sans doute le moins « américanisé » des Etats de l'hémisphère occidental ! Ayant subi comme nul autre l'influence de l'Europe, elle en constitue en quelque sorte un reflet outre-Atlantique. Peu de nations sont douées d'un tel pouvoir fascinateur, et en même temps d'une mentalité si difficile à pénétrer. Ces trois dernières années, l'Argentine a traversé une crise profonde; non point tant politique, bien qu'elle en subisse une en ce moment; non point économique non plus, quoique, pays essentiellement agricole, la guerre l'ait terriblement touchée, mais une crise spirituelle causée par l'effondrement de la France. Les jeunes Argentins de la classe aisée considéraient Paris comme leur patrie spirituelle. Tout, dans le pays, était ou devait être d'inspiration française, et la toute puissante église elle-même témoignait de profondes attaches européennes.

Aujourd'hui, l'Argentine est coupée de l'ancien continent; ses exportations ont sensiblement diminué, l'influence française a cessé d'exercer son prestige sur le pays. Dans leur désarroi, les Argentins ne savent plus vers quoi

se tourner dans un monde où des valeurs spirituelles, consacrées et reconnues universellement, s'écroulent comme châteaux de carte ! Cependant, de ce bouleversement a émergé un profond sentiment de solidarité et de responsabilité envers les autres nations de l'Amérique latine, et sortant de son orgueilleux isolement, l'Argentine vient de manifester bruyamment son intention de se rapprocher désormais du clan des Nations unies.

Les sources de la richesse du pays proviennent de l'exploitation des vastes « estancias » (domaines), qui fournissent du bétail bovin en quantité illimitée. Le pays est essentiellement peuplé de ressortissants de race blanche, fils d'émigrés européens; ainsi l'Argentine, cependant trois fois moins peuplée que le Brésil, compte un nombre supérieur de citoyens de race blanche. Les usages sociaux ont persisté à travers les siècles, et de nos jours, il semble encore insolite d'apercevoir dans la rue un jeune homme avec une jeune femme, sans que celle-ci soit accompagnée d'un chaperon ! Quant au divorce, il n'existe pas. Néanmoins, deux facteurs importants ont contribué à vaincre certains préjugés sociaux; premièrement,

le nombre élevé de jeunes femmes obligées de travailler pour vivre, et qui ainsi se sont vu accorder une plus grande indépendance; deuxièmement, l'introduction des films américains qui présentent une image de la vie que nombre de jeunes Argentins aimeraient voir adoptée dans leur pays. La colonne vertébrale de l'Argentine, c'est sa campagne ! Près du 70 % de la population vit de la culture du sol et de l'élevage; la plus grande partie des terrains productifs appartient à des propriétaires particuliers, dont les « estancias » atteignent parfois des dimensions fabuleuses ! Dans la seule campagne de Buenos-Aires, quinze familles détiennent respectivement plus de 250.000 acres de terre. L'aristocratie du pays s'adonne à l'élevage du bétail, mais le développement rapide d'une classe moyenne de la population, l'effondrement brusque du marché européen et un grand vent de réformes sociales qui a soufflé sur le pays, ont sapé quelque peu le prestige et l'autorité des classes dirigeantes. Une loi concernant l'amélioration des conditions de logement pour les ouvriers agricoles, entrée en vigueur en août 1940, prescrit en outre le partage des terres en friche entre de petits fermiers établis à la campagne. Les immenses « estancias », qui peuvent couvrir une superficie de 120.000 acres, comptent parfois jusqu'à 40.000 têtes de moutons, 30.000 de bétail bovin, 6000 chevaux. Organisées en communautés, elles possèdent souvent leur station de chemin de fer, télégraphe, des églises, hôpitaux, magasins, poste de police, etc. L'on peut y voir une étonnante variété d'animaux tels que : daims, faucons, autruches, d'énormes chevaux blancs, des lapins qui s'ébattent dans les enclos. La grasse terre rouge d'Argentine est si riche qu'il n'est point nécessaire de recourir aux produits fertilisants, et personne ne se donne la peine de recueillir l'engrais naturel; le blé pousse deux fois durant la saison. L'influence britannique dans le pays a des origines assez reculées : banquiers, commerçants, constructeurs de chemin de fer et colons qui vinrent s'établir en Argentine. Les investissements de la Grande-Bretagne dans le grand Etat sud-américain, s'élevaient au début de la guerre à environ 2.000.000.000 de livres.



Les principaux auteurs du coup d'Etat de Buenos-Aires : les généraux Rawson (à gauche) et Ramirez. Ce premier revirement a été suivi d'un autre, au cours duquel Rawson s'est effacé au profit de Ramirez. Celui-ci a proclamé la volonté de neutralité de l'Argentine. On se demande toutefois quelle sera la politique étrangère du nouveau régime lorsqu'il sera définitivement organisé.

L'oligarchie conservatrice a gouverné le pays depuis le coup d'Etat de septembre 1930, fomenté par Hipolito Irigoyen. En 1938, le Dr Robert Ortiz, riche avocat, assumait la présidence du pays, tandis que Ramon Castillo, un vénérable juge, était nommé vice-président. Tous deux appartenaient à des partis opposés, alors qu'un troisième personnage, l'ancien président Justo, était resté très influent. L'histoire de Buenos-Aires est qu'Ortiz constituait l'espoir des radicaux, Castillo celui des conservateurs. Ortiz ne jouissant pas d'une bonne santé, Castillo fut appelé à le remplacer en juillet 1940, et peu après la mort d'Ortiz, il lui succéda définitivement comme président en charge. L'attitude du gouvernement argentin, en ce qui concerne la guerre actuelle, a été jusqu'ici celle d'une absolue neutralité; cette position fut affirmée et réaffirmée à maintes reprises, mais il est plus probable que les récents événements ne seront pas sans exercer leur influence sur la politique future de l'Argentine.

Fanny MAY.



Le port de Buenos-Aires.

LA VIE THÉÂTRALE À LONDRES

Londres est toujours bondé de permissionnaires, des services armés de la métropole et d'outre-mer, qui ont besoin de détente et de distractions avant de repartir pour la guerre. Sous ce rapport, le choix est immense, car jamais Londres n'a eu autant de théâtres. D'anciens théâtres, fermés depuis plusieurs années, ont rouvert leurs portes. A lui seul, West-End en compte plus de trente qui font des recettes record, et il y en a plus d'une vingtaine dans les faubourgs. Les music-halls transformés naguère en cinémas, ont repris leurs programmes de variétés. On n'a que l'embaras du choix entre tous les genres de productions théâtrales : comédies, revues à spectacle ininterrompu, programmes musicaux soignés avec chants populaires, programmes de music-hall avec le concours de vedettes. Il y a eu plusieurs reprises d'anciennes pièces, en particulier de celle de Bernard Shaw *The Doctor's Dilemma* et de celle de Wilde *The Importance of being Earnest*. Ces pièces sont jouées par des étoiles, entre autre Edith Evans, John Gielgud et Cyril Richard. Vivien Leigh joue dans *The Doctor's Dilemma* et on peut aussi l'admirer au cinéma dans le film *Autant en emporte le vent* qui attire la grande foule londonienne.

L'IMPERTINENTE DEVINETTE

Il y a une cinquantaine d'années, on voyait souvent à Bière un officier instructeur connu pour son goût pour les beaux chevaux de selle. Lors d'une « revue », il retrouva un soldat célèbre pour ses boutades. L'officier l'interpella du haut de sa monture :
— Hé, soldat X., laquelle dites-vous aujourd'hui ?
— Mon capitaine, j'aurais bien une devinette, mais elle est un peu rosse.
— Dites-la toujours !

— Eh ! bien, mon capitaine, savez-vous quelle différence il y a entre la place de Bière et le Sahara ?
— Heu... non, je ne vois vraiment pas...
— Ne vous fâchez pas, mon capitaine : au Sahara, les Arabes montent des chameaux; à Bière, les chameaux montent des Arabes.
— Voilà un bien mauvais compliment pour moi, dit le capitaine, et il tourne bride en riant.

TEMPÊTE SUR CAROUGE

Le grand sculpteur carougeois James Vibert étant mort il y a un an, ses amis ont organisé une exposition de ses œuvres. Or, M. François Fosca, critique d'art avisé et talentueux, mais qui ne prise guère quelques-unes de nos gloires nationales, a émis des opinions peu flatteuses sur le talent du défunt. Consternation à Carouge et même bien au delà de l'Arve. S'attaquer à un grand homme de Carouge, on n'avait jamais vu ça ! Aussitôt, le *Journal de Carouge* partit en guerre, publia des textes, opposa les opinions d'autres critiques pour démontrer à M. Fosca qu'il pourrait bien avoir tort. Mais patatra, voilà la fille de l'unique rédacteur (en chef) du dit journal qui écrit à Fosca pour l'approuver. On n'est jamais si bien trahi que par les siens, a dû penser son père, à qui la lettre fut soumise avant d'être expédiée. Mais beau joueur, il en corrigea l'orthographe et la laissa suivre sa destinée. Et maintenant, c'est François Fosca qui est bien embêté. Car il ne sait si on l'approuve ou non, s'il a tort ou raison, et si les trois ouvrages consacrés à James Vibert et parus depuis sa mort — fortuitement d'ailleurs — ne sont pas tout de même un juste hommage rendu à un créateur qui avait quelque chose à exprimer. Et il y a des gens qui prétendent que la critique est aisée !

Ed. M.

LE FEU PURIFIE TOUT !

Louis XIV n'avait pas honte de reconnaître quand il avait tort et ne craignait pas qu'on lui résistât dans certaines occasions. Le chancelier Voisin ayant appris qu'un scélérat avait trouvé assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, vint voir le roi dans son cabinet.
— Sire, dit-il, Votre Majesté ne peut accorder des lettres de grâce à un tel coupable.
— Je les ai promises, répondit Louis

XIV, allez donc vite me chercher les sceaux. Voisin les apporta; le roi scella les lettres, puis voulut rendre les sceaux à son chancelier. Celui-ci les repoussa en s'écriant :
— Ils sont pollués; je ne les reprends plus !
— Quel homme ! dit le roi, au fond satisfait de cette résistance heureuse pour lui, et prenant les lettres, il les jeta au feu.
— Je reprends les sceaux, s'écria joyeusement le chancelier; le feu purifie tout !



Un stratagème amusant. Dans certaines positions allemandes de la tête de pont du Kouban, les soldats hissent de temps en temps un mannequin affublé d'une capote et d'un casque. En tirant sur lui, les Russes dévoilent leurs propres positions. Et le tour est joué ! («Münchener Illustrierte Presse».)



Débarquement... à sec. En attendant de prendre pied sur le continent, ces fusiliers marins anglais s'exercent dans un baraquement ayant les dimensions et l'aménagement d'un bateau de « commando ».



Anna Neagle et Leslie Howard. Cet excellent acteur anglais figure au nombre des victimes de l'avion Lisbonne-Angleterre abattu, croit-on, par des chasseurs allemands qui guettaient Churchill à son retour d'Alger et de Gibraltar.



— Sors les mains de tes poches ! Bombe la poitrine, rentre le ventre et marche avec un peu plus d'allure si tu veux m'accompagner dans la rue, Henry ! («Illustrated».)

« L'AIGLON » AU STALAG

On n'a pas oublié les tournées théâtrales organisées dans notre pays, durant l'hiver 1940-41, par des internés français qui s'efforçaient d'atténuer ainsi la monotonie de ce temps d'attente. En Allemagne, où des centaines de milliers de prisonniers français se morfondent encore à l'heure qu'il est derrière les barbelés de leurs *stalags*, ces tournées théâtrales sont un véritable bienfait pour les captifs. Autorisées par les Allemands, elles sont montées avec cette ingénio-

sité, ce système D qui furent de tout temps innés aux Français. Les rôles féminins — qu'à cela ne tienne — sont joués par de braves garçons, peut-être plus sveltes et juvéniles que leurs camarades. Qu'importent les décors primitifs, les costumes sans chic, les salles inélégantes ! Pour quelques heures, c'est l'oubli; bien mieux, c'est l'illusion de se retrouver au pays, car, ainsi que le chantaient les internés, « il est long, le chemin qui conduit à la France »...



Les quatre principaux acteurs : un employé de banque, un élève de St-Cyr, un chanteur de revue et un ouvrier marseillais.



L'employé de banque répète avec une belle fougue le rôle du duc de Reichstadt.

Séance de maquillage dans les coulisses.

Une scène pas destinée à la... scène : Napoléon II arrange la coiffure de sa mère !

A gauche : Le directeur de la troupe étudie les maquettes avec ses collaborateurs techniques.



Napoléon II et sa mère, Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.



La mort de l'Aiglon, loin de sa patrie, arrache des larmes à tout auditoire. Que doit-ce être chez des prisonniers de guerre...

A gauche : La « première de gala ». Au premier rang, le mutilé de guerre Scapini, « ambassadeur des prisonniers », et un représentant de la Wehrmacht.

H U M O U R

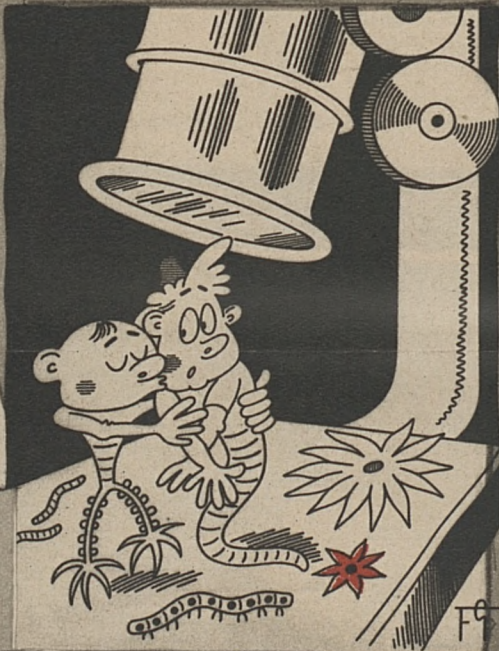
COMPOSITIONS INÉDITES DE F. GIANOLLA



Méprise aérienne. - Maman!... Maman!... tu laisses tomber tes œufs!!!



Vous verrez, chère amie, que nous aurons encore plus d'ennuis avec cette taxe sur les fourrages qu'avec les jours sans viande!



Dialogue microbien.

— Laisse-moi t'embrasser encore une fois, Choléra!
— Sois sérieux, Typhus!... on nous observe!!

Au zoo.
— Voilà!... c'est la seule manière vraiment pratique de les rationner!



Ah! ma chère!... je me demande comment fait notre voisin, Monsieur Millepatte, pour se débrouiller avec une seule carte de chaussures!



Méprise sous-marine. - Monsieur Baleine: «Je t'en prie, chérie, finissons ce petit jeu: voilà huit jours que tu me boudes.»

Abonnements: 3 mois, fr. 4.50; 6 mois, fr. 8.50; un an, fr. 17.— Chèques postaux: Lausanne No 11/2193. — Rédaction, administration, annonces et impression: Ringier & Cie S. A., Zofingue (téléphone 8 16 11). Editeur: «L'Illustré» S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne (téléphone 2 28 51). — Annonces: A. Bischoff. — Rédacteur: Robert Terrisse (reçoit à Lausanne le premier vendredi du mois).